LUZZATTO

LE

SANSCRITISME

DE LA LANGUE ASSYRIENNE

LE
v.
nea
VITTORIO EM. III
I

Digitized by Google



BIBLIOTECA PROVINCIALE
mis. A-19. 134
Armadio
Palchetto
Num.° d'ordine 3

Digitized by Google


NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
Miscellanea
A
19
134
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Digitized by Google

S6N
678222

LE

SANSCRITISME

DE LA LANGUE ASSYRIENNE

OU

LES RESTES DE LA LANGUE ASSYRIENNE

RECUEILLIS ET EXPLIQUÉS PAR LE

SANSCRIT

ÉTUDES PRELIMINAIRES

AU DÉCHIFFREMENT DES INSCRIPTIONS ASSYRIENNES

PAR

PHILOXÈNE LUZZATTO

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI



PADOUE
1849
CHEZ A. BIANCHI

Digitized by Google

Quand il s'agit d'expliquer des textes qui présentent des difficultés considérables ..., les moindres éclaircissements peuvent être utiles, et ce serait une réserve puérile que de s'abstenir d'exposer des vues qui peuvent mettre de plus habiles et de plus savants explorateurs sur la voie de consequences importantes.

E. Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes*, p. 7.


Digitized by Google

INTRODUCTION.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

Le siècle dix-neuvième avait vu s'accomplir en peu de temps de si nombreuses et si importantes découvertes historiques par l'archéologie et la philologie, qu'il semblait presque avoir acquis désormais le droit de recevoir sans étonnement, comme sans admiration, l'annonce d'une découverte, quelque importante d'ailleurs qu'elle fût, dans ce genre, lorsque, il y a cinq ans, une nouvelle s'est répandue tout-à-coup en Europe qui souleva au plus haut degré l'étonnement des savants, et en même temps l'admiration bien méritée des artistes, et de tous ceux qui sans être artistes savent pourtant apprécier les productions de l'art, et dont le coeur ne reste pas indifférent à la vue de ses chefs-d'oeuvre.

Un consul français, qui par son origine se rattache au pays classique des arts, et dont le nom rappelle une des gloires de l'Italie, M. Paul Emile Botta, fils du célèbre historien, venait de découvrir en Asie, sur la rive orientale du Tigre, dans ce terrain sur lequel s'éleva jadis la grande et fastueuse métropole de l'Assyrie, Ninive, sous un de ces monticules factices qui sillonnent en tous sens ce pays, un monument assyrien, un vaste monu-

ment tout couvert de sculptures et de bas-reliefs qui par leur beauté, leur perfection, leur grace, leur finesse, annonçaient que le peuple dont les artistes savaient si bien manier le ciseau, que leurs productions pouvaient être comparées avec avantage à celles des égyptiens, et même aux oeuvres les plus parfaites du Parthénon grec, n'en était point à son premier pas dans la civilisation, mais qu'il avait dû parcourir bien de degrés de l'échelle sociale avant de parvenir à ce haut point de perfection marqué par les sculptures qui couvrent les salles du monument déterré par M. Botta à Khorsabad.

Ces sculptures étaient accompagnées de nombreuses inscriptions en caractères cunéiformes, c'est-à-dire ayant la forme de coins, ou pour m'exprimer plus exactement, composés d'un nombre plus ou moins grand de coins placés dans diverses positions. La découverte de M. Botta fut suivie d'autres, dont la plus importante est celle d'un monument plus vaste que celui de Khorsabad, faite par M. Layard à Nimroud, village voisin de Khorsabad, où il déterra aussi le célèbre obélisque noir, mentionné déjà par Xénophon, comme une rareté unique dans le monde.

L'enthousiasme, que la découverte inattendue des beaux monuments de l'art assyrien éveilla chez les artistes, n'eut d'égal que dans celui des amis de l'histoire, dans lesquels cette découverte fit naître aussitôt l'espérance de pou-

voir rétablir par leur moyen l'histoire civile et politique du peuple assyrien.

Car par un arrêt malheureux du sort, ou plutôt par la haine que lui avaient vouée ses successeurs dans la domination du monde, l'histoire civile et politique du plus grand peuple ancien de l'Asie ne nous est parvenue que par lambeaux décousus, défigurés et méconnaissables. L'espérance que les amateurs des études historiques avaient conçue ne tarda pas à s'accomplir en partie par la lumière que les sculptures de Khorsabad jetèrent sur les coutumes et les usages du peuple guerrier de l'Assyrie, les sujets principaux de ces sculptures étant des scènes de combats, des assauts de forteresses, des receptions de vaincus, des fêtes pour la victoire, des réjouissances publiques, des banquets, des chasses etc. En effet en voyant passer sous nos yeux ces tableaux où nous étaient retracées les principales occupations du peuple assyrien, ne semblait-il pas que nous assistions réellement à la vie de ce peuple et que nous refassions pour ainsi dire jour par jour son histoire civile et sociale?

Mais quelle vie était celle-là, mon Dieu! Ces corps que nous avions arrachés pour un moment à leurs tombeaux séculaires, étaient condamnés à rester toujours devant nous comme des ombres inertes qui retomberaient au plus léger souffle du vent dans leurs sépulcres, comme des corps sans âme, tant que nous ne leur aurions donné ce trait caractéristique de l'homme: la parole.

Seulement lorsque la parole eût été donnée aux corps des Assyriens ressuscités, nous aurions pu nous flatter de les avoir sauvés de la mort, que dis-je? de les avoir ravis à la mort qui les tenait depuis des siécles presqu'innombrables; car l'on aurait vu alors, spectacle imposant! ces corps parler, se mouvoir, agir, commander, combattre, se réjouir, mourir et puis encore revivre, cette fois pour ne plus retomber dans la poussière. Mais cette parole qui est-ce qui la leur donnerait? Voilà une chose un peu plus difficile que de vider d'anciens caveaux des cadavres qu'ils contiennent. En d'autres mots: qui est-ce qui se chargerait du déchiffrement des inscriptions qui accompagnent les sculptures de Khorsabad et de Nimroud? Voilà l'écueil contre lequel ont échoué jusqu'ici tous les efforts des savants.

Comme s'il n'eût pas suffi des difficultés que présentait une écriture inconnue et compliquée, des difficultés d'un autre genre devaient rétarder ce déchiffrement.

Lorsque l'on cherche à expliquer un texte écrit dans des caractères qui nous sont inconnus, nous pouvons nous aider jusqu'à un certain point par la connaissance de la langue dans laquelle ce texte doit être écrit.

Mais lorsque cette langue ne nous est point connue, ou si l'on ne peut que conjecturer à quelle famille de langues elle appartient, ou bien si les savants ne sont pas d'accord sur l'origine

de cette langue, il est évident que ce n'est qu'un très-faible secours que la linguistique peut nous porter pour le déchiffrement du texte en question. Dans ces cas, et lorsque le déchiffrement de ce texte est d'une haute importance, soit par son antiquité, soit par son auteur, ou ses auteurs certains ou probables, soit enfin par ce qu'il doit ou peut seulement contenir; tout ce qui, en écartant tout-à-fait ou même en affaiblissant en partie les incertitudes sur la langue dans laquelle ce texte doit être écrit, tend par cela même à faciliter le déchiffrement de ce texte, doit être accueilli, ce me semble, avec plaisir et avec indulgence, par tous ceux qui s'interessent à son déchiffrement.

Or, les inscriptions assyriennes sont précisément dans le cas de ce texte, encore indéchiffré, et dont la langue a fait naître chez les savants différentes opinions sur son origine. Car quelques-uns soutiennent que leur langue est d'origine sémitique, et d'autres qu'elle appartient à la famille indo-européenne ou sanscritique.

Après un examen impartial des raisons qui militent en faveur de la première opinion, et après une analyse le plus qu'il m'a été possible rigoureuse et sévère des restes de la langue assyrienne épars dans les auteurs de l'antiquité et principalement dans la Bible, ayant acquis la conviction que la seconde opinion est la vraie, ces restes ne se laissant expliquer avec facilité et exactitude que par la langue sanscrite, j'ai ré-

Digitized by Google

solu après mûre reflexion, quoique parfaitement convaincu de mon incompétence à dénouer des questions tellement importantes; de communiquer le résultat de mes études aux savants, par le seul désir de leur faciliter le déchiffrement des inscriptions assyriennes.

Avant d'entrer dans l'analyse philologique des restes de la langue assyrienne, qui forme l'objet de cet ouvrage, je vais examiner brièvement les raisons sur lesquelles s'appuient les diverses opinions sur l'origine de la langue des inscriptions assyriennes.

L'opinion sémitiste s'appuie sur des raisons historiques tirées de la Bible. Les voici en peu de mots.

Origine sémitique attribuée au peuple de l'Assyrie par l'auteur de la Genèse — dérivation évidemment sémitique, c'est-à-dire araméenne, de deux noms de dignité à la cour assyrienne -- demande faite par des hommes de la cour judaïque à des ambassadeurs assyriens de se servir dans leurs discours avec eux de la langue araméenne au lieu de l'hébraïque, afin que le peuple hébreu, qui était présent, ne les comprît pas.

Mais ces faits ne peuvent servir de preuves à l'origine sémitique de la langue des inscriptions assyriennes. On n'a qu'à supposer, que les indigènes de l'Assyrie avaient subi une conquête, et que cette conquête avait placé audessus de ces indigènes une autre race d'hommes non sé-

mites mais indo-européens, frères des Indiens et des Persans.

L'auteur de la Genèse a pu faire descendre en ligne généalogique des sémites les primitifs habitants de l'Assyrie, sans que cela contredît le moins du monde à l'origine indo-européenne des conquérants de l'Assyrie, et de la langue dans laquelle les inscriptions assyriennes, gravées par les maîtres du pays, devaient être écrites.

Deux titres de charges à la cour assyrienne ont pu nous être conservés dans la langue araméenne, ou celle des indigènes de l'Assyrie, sans que pour cela cette langue dût être celle des conquérants de ce pays, et sans que cela entraînât comme conséquence que ces deux charges n'eussent aussi d'autres noms dans la langue de ceux-ci.

Enfin la prière faite à des ambassadeurs assyriens d'employer dans leurs discours la langue araméenne, ne peut prouver autre chose, si non que comme l'araméen était compris par quelques-uns des juifs, dont pourtant il n'était pas la langue, il était d'autant plus familier à beaucoup d'entre les Assyriens.

En effet il est plus que probable que les maîtres de l'Assyrie connûssent aussi la langue du pays qu'ils avaient subjugué, et qu'il y avait en Assyrie deux langues (de même qu'il y avait deux peuples), dont l' une était sémitique ou l'araméen, l'autre sanscritique ou l'assyrien.

Quant à la supposition même que j'ai émi-

se ci-dessus et que j'ai déjà énoncée dans un article sur les Élyméens inséré dans la Rivista Europea (Revue Européenne) de l'an 1847, elle est justifiée pars les conquêtes faites jusqu'en Palestine par ce peuple, qui, ainsi que je crois l'avoir prouvé dans cet article, est de race indo-européenne.

S'il est vrai que ceux qui cherchent une langue sémitique dans les inscriptions assyriennes ne s'appuient pas sur des fortes raisons, il est tout aussi vrai que ceux qui pensent qu'on doit y voir une langue sanscritique ne s'appuient pas sur des raisons meilleures.

Ces raisons ou plutôt cette raison que je rapporterai avec la même impartialité, avec laquelle j'ai rapporté celles de leurs adversaires, consiste dans la dérivation sanscritique des divers noms propres assyriens qui nous ont été conservés dans la Bible. Mais cette raison n'est pas aussi concluante qu'elle paraît et qu'elle pourrait l'être.

C'est que les étymologies sanscritiques des noms propres assyriens ne présentent jusqu'ici ce degré d'exactitude et de sévérité qu'on exige aujourd'hui avec raison dans tout travail comparatif entre deux ou plusieurs langues, et qui seul peut entraîner à sa suite la démonstration et la certitude. C'est pourquoi j'ai cru de mon devoir de ne pas me laisser éblouir par l'éclat de noms que je ne respecte que trop, et d'écarter toutes ces étymologies, pour chercher s'il

Digitized by Google

ne serait pas possible, en suivant une voie plus droite et une méthode plus sévère, d'expliquer sanscritiquement avec plus de précision et d'exactitude ces mêmes noms propres et d'autres encore. C'est la faiblesse des etymologies sanscritiques proposées jusqu'ici, qui est cause que le sémitisme des inscriptions assyriennes trouve encore des partisans, sans pourtant que quelque philologue se soit donné la peine de recueillir tous les restes de la langue assyrienne, de les soumettre à un rigoureux examen, et de les expliquer par une langue sémitique; ce qu'on n'aurait pas manqué de faire, si la chose n'eût pas présenté des difficultés insurmontables.

Il est vrai qu'une tentative pour déchiffrer les inscriptions assyriennes à l'aide des langues sémitiques a été faite par M. Is. Löwenstern dans un ouvrage intitulé: Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture de Persépolis. Mais l'unique résultat auquel a atteint cet auteur est celui d'avoir démontré que sa thèse est insoutenable. Car s'il a réussi à lire et à expliquer sémitiquement, selon lui, *douze* mots des inscriptions assyriennes dans les tables trilingues des rois persans [1], il l'a fait en s'aidant non seulement tantôt de l'une, tantôt

1 Voir sur les diverses espèces d'écriture cunéiforme mon Mémoire sur l'Inscription cunéiforme persane de Behistun inséré dans le Journal de l'Institut Lombard de Sciences, Lettres et Arts (Milan 1848).

de l'autre des langues sémitiques, mais aussi du copte ou ancien langage égyptien.

Qu'on n'aille pas croire pourtant que M. Löwenstern pour avoir élargi le cercle des langues qu'il compare avec l'assyrienne ait pour cela obtenu plus d'exactitude dans ses étymologies; au contraire elles ne peuvent être plus vagues et plus incertaines, voire même ridicules.

Ainsi par exemple selon M. Löwenstern qui lit un mot assyrien qui doit signifier *grand*, ravu, mot dans lequel il reconnaît le רב Rab (grand) des Hébreux, ravu serait le superlatif (très-grand), et son positif (grand) serait en assyrien le mot rschevu, qui se distingue du superlatif par une lettre de *plus* (!?), qui n'existe dans aucune langue sémitique, et que M. Löwenstern ne s'arrête pas à justifier.

De même selon M. Löwenstern, l'assyrien devrait présenter les rapports les plus précis principalement avec le chaldéen ou araméen; mais quoique ces rapports se réduisent dans son ouvrage à deux mots assyriens qu'il dit être chaldéens, et dont l'identité est au moins fort douteuse, car l'un n'est que le grec ἀήρ, intrus dans le chaldéen après la domination des Grecs en Asie, et l'autre ארקא *Arkà* terre, n'a le moindre rapport avec le mot assyrien que M. Löwenstern lit nakara, cela ne l'empêche pas de citer à la dernière page de son livre, comme un des principes qui y sont *démontrés*, celui que la

langue assyrienne montre les analogies les *plus fréquentes* avec le chaldéen (!?).

Lorsqu'un homme plein de sagacité et de savoir tel que M. Löwenstern, en est réduit à de tels expédients, ne doit-on pas en conclure que la thèse qu'il soutient est insoutenable? Pour moi la lecture de son ouvrage ne fit que plus fermement arrêter en moi la conviction, où j'étais dès quelques années, sur l'origine sanscritique de la langue des inscriptions assyriennes. Cette conviction ne s'appuie pas seulement sur l'analyse des restes de la langue assyrienne; elle s'appuie aussi sur de longues et patientes études faites sur les inscriptions mêmes. Le résultat de ces études, que de fâcheuses circonstances ne m'ont encore permis de publier, est que toutes les inscriptions assyriennes, tant celles de Persépolis, que celles de Khorsabad, de Nimroud et de Van, sont écrites dans un langage qui est lié par les plus intimes rapports avec le zend et avec le dialecte le plus ancien du sanscrit, ou celui des Védas.

C'est dans ce langage que j'ai réussi jusqu'ici à lire presque toutes les inscriptions assyro-persépolitaines, quelques inscriptions de Van (celles-ci m'ont donné des résultats historiques fort importants), et quelque passage des inscriptions de Khorsabad (avec le nom du roi à qui elles appartiennent) publiées dans les cahiers du Journal Asiatique.

En attendant qu'il me soit possible de pu-

blier mon ouvrage sur les inscriptions assyriennes, je présente aux savants un travail qui en est comme la base et les préliminaires.

Dans ce travail que je soumets aujourd'hui au jugement des savants, j'ai recueilli et expliqué sanscritiquement, non seulement tous les noms propres assyriens, dont on avait déjà proposé des étymologies sanscritiques que je crois erronées, et auxquelles j'en substitue des nouvelles, mais d'autres aussi pour lesquels, tout en soupçonnant leur origine sanscritique, on n'a pas su trouver d'étymologie, et d'autres enfin dont l'origine sanscritique n'a pas même été soupçonnée. Mais j'ai écarté de mon travail tous les mots dont l'origine assyrienne est douteuse, ou qui ne sont parvenus jusqu'à nous qu'après avoir passé par diverses mains qui les ont corrompus et défigurés, et dont l'etymologie en conséquence ne pourrait être exacte et certaine.

Mon travail sera terminé par une Appendice, dans laquelle j'analyserai brièvement les restes de la langue des conquérants de la Babylonie, ou Chaldéens, d'où il résultera, ce qui d'ailleurs a été déjà soutenu par d'autres, que cette langue aussi est d'origiue sanscritique.

J'espère que mon ardent désir de servir en quelque moyen au progrès de la science, le seul qui m'ait poussé à publier ce travail, me servira d'excuse pour les erreurs dont probablement il ne sera pas exempt, et pour lesquelles j'implore d'avance l'indulgence des savants.

§. I.er

פול Pul

Pul est le nom du premier roi assyrien mentionné dans la Bible.

Voici, rélativement à l'étymologie de ce nom les hypothèses de Gésénius [1]. « Origo varias » admittit conjecturas, vel Pers. pil, sanscritum » pîl elephas, vel sanscritum phulla, laetus, flo- » rens, vel quod praefero, persicum bala, sum- » mus, dominus, sanscritum pâla dominus. Ean- » dem syllabam habes in Nabopolasar » De cette manière il n'y aurait pas de langue dans le monde, qui ne presentât quelque étymologie pour Pul.

Mais la méthode dont se sert ici Gésénius et qui est celle de la vieille école philologique, à laquelle il suffisait d'une simple ressemblance de son pour admettre l'identité de deux mots appartenant à deux langues différentes, a fait aujourd'hui son temps. Elle a dû céder la place à une méthode plus rigoureuse et plus exacte, qui a le mérite d'avoir fait sortir la science philologique de la voie de l'arbitraire dans laquelle elle se traînait, pour lui donner des limites et

1 Thesaurus linguae hebraicae et chaldaicae Veteris Testamenti, T. 2. Lipsiae 1840 p. 1094. b

Digitized by Google

des règles d'après lesquelles on peut juger maintenant du plus ou moins de probabilité que présentent ses conjectures. C'est sur cette méthode, qui a enfanté les travaux immortels des Bopp et des Burnouf, que je tâcherai de m'appuier dans tout le cours de mon travail, ce qui donnera, je l'espère, à mes étymologies ce cachet d'exactitude qui manque à mon avis à celles adoptées par Gésénius. Pouvons-nous admettre en effet que Pul qui diffère essentiellement de Pâla et de Pil, soit identique à l'un d'eux? Il ne me semble même pas qu'il puisse être identifié à Phulla, auquel je ne trouve pas dans la dernière édition du Glossarium sanscritum de Bopp (Berlin 1847) le sens que lui attribue ici Gésénius.

Pouir moi, voici l'étymologie que je serais enclin à admettre pour Pul. Il me semble qu'on puisse y voir un dérivé du radical sanscrit parfaitement identique Pul, qui signifie: magnum, altum esse 1; et je vois dans ce nom propre un adjectif ayant le sens de haut, grand, élevé, adjectif identique au sanscrit pula qui a précisément le même sens [1]. Seulement le suffixe du sanscrit Pula, consistant dans un a bref, terminaison très-fréquente en sanscrit et peu usitée en hébreu, aurait été oublié ou omis par les hébreux, dans leur transcription de l'assyrien Pula, qui a dû devenir dans leur bouche Pul.

1 Bopp. Gl. p. 250.

§. II.

תגלת פלאסר Tiglat Pileser.

Voici ce qu'on trouve dans Gésénius relativement à l'étymologie de ce nom [1]. « Prior nominis pars idem valere videtur quod Diglath » Tigris fluvius, pr. acer, celer; posterior quae » etiam in nomine Nabopolasaris comparet, pers. » Balasar magnus rex, cf. sansc. pâla dominus, » rex a rad. pâl, servare, tueri, nisi statuere ma» vis Pilesar et Polasar esse i. q. sansc. purah» sara antecedens, dux, vide Bopp Glossar. » p. 220 ed. 2. Integrum nomen transtulerim » dominus Tigridis. »

On le voit, ici comme pour le nom précédent, point de certitude dans l'étymologie de Gésénius, car il ne reste pas strictement attaché à la forme même du mot qu'il analyse, et il donne seulement de vagues suppositions qui se pressent l'une sur l'autre et dont l'une n'est pas plus probable et par conséquent ne mérite être discutée, plus que l'autre. On aura observé l'étrangeté du nom propre *maître du Tigre*.

Je vois dans Tiglat un tout autre mot que la forme araméenne du nom du Tigre, Diglath.

Je décompose Tiglat dans la racine tig et le suffixe lat.

1 Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum. Lipsiae 1833 p. 1046. b.

La racine tig est identique à la sanscrite *tidj* acuere [1], le *dj* sanscrit dérivant du g qui lui répond dans les langues de la même souche [2]. Tig pourtant doit être considéré ici comme un substantif, ainsi que cela a lieu fréquemment pour les racines sanscrites [3]. Or comme la racine tidj donne naissance en sanscrit au substantif têdjas qui signifie force et splendeur [4], je me crois autorisé à donner le même sens au substantif tig en assyrien.

Pour le suffixe lat, je l'identifie, en changeant le *v* sanscrit en *l* comme dans d'autres langues, au suffixe sanscrit vat, lequel s'unit à des substantifs pour en faire des possessifs, comme balavat fort, de bala force, bhâsvat splendide de la racine bhâs être splendide, considérée comme un substantif (splendeur), tout comme notre tig.

De tout ce qui précède il s'ensuit que Tiglat a selon moi la signification de : celui qui possède de la force ou de la splendeur, c'est-à-dire fort ou splendide ; et que c'est un adjectif possessif correspondant au sanscrit têdjasvin [5], ayant le même sens, et qui dérive du substantif têdjas avec le suffixe vin.

Pil, comparé par Gésénius au sanscrit pâla, dont il diffère par la voyelle, et que nous ren-

1 Bopp Gl. 153. a.
2 Id. ibid. p. 133. a.
3 Id. Gram. der Sansk. Spr. § 571.
4 Id. Gl. 158. a. b.
5 Id. ibid. 158. b.

Digitized by Google

contrerons plus bas exactement reproduit en assyrien, se retrouve facilement dans la racine sanscrite parfaitement identique pîl, qui possède l'acception d'arcere [1] et qui prise substantivement (comme tig) signifierait arx, et par un passage naturel et commun à plusieurs langues, défenseur, protecteur. Ce dernier sens est possédé en effet par un dérivé du radical pîl en sanscrit qui est pîlu, un des noms de l'éléphant, qui lui a été donné à cause du rôle que cet animal joue dans l'art militaire de l'Inde, où il est toujours mis au devant des armées comme un boulevard vivant [2]. Pil selon moi aurait donc le même sens qu'un des noms de l'éléphant, sans être pourtant ce même nom, ce qui a été supposé erronément par Gésénius pour Pul. Mais rien ne s'oppose à ce que notre pil n'eût aussi en assyrien le sens de roi ou de maître, comme son synonime sanscrit pâla, que nous retrouverons en assyrien avec ce dernier sens.

Eser qui probablement avait en assyrien un a après l'r, omis, dans la transcription hébraïque, comme l'a final de Pula, se rapporte facilement au sanscrit çira, chef [3], dont il ne diffère que par la sifilante et par la substitution de deux e brefs à la voyelle i. Pour la sifilante, qui aurait dû être une Chin (ש) au lieu d'une Sameh (ס) — le ç sanscrit faiblement aspiré

1 Id. ibid. 218.b.
2 Pictet. Journal Asiatique 1843 II. p. 157-9.
3 Bopp Gl. 348. b.

ne pouvant être transcrit que par la première qui le représente plusieurs fois comme nous le verrons plus bas, tandis que la seconde ne peut représenter que la sifflante simple s — cette différence s'explique par l'ancienne confusion des sifflantes sanscrites ç et s, dont la seconde remplace diverses fois dans quelque langue soeur du sanscrit et particulièrement en zend, la première, ce qui prouve que cette lettre a pu être substituée en sanscrit à un s plus ancien [1]. Pour la substitution de deux e brefs à l'i, elle a son pendant dans la substitution de la syllabe ere zende au ri sanscrit [2] et elle s'explique par la contraction bien connue en grec, en anglais etc. de deux e brefs en i.

Je ne sais pas si le mot çira chef a jamais été employé en sanscrit comme un titre de souveraineté; ce que je sais c'est qu'il était tout naturel qu'il le fût, parce que le substantif qu'il sert à exprimer (chef) l'a été chez divers peuples et l'est encore chez nous, et que s'il ne l'a pas été en sanscrit il l'a pu être en assyrien comme il l'est dans d'autres langues indo-européennes, car l'italien Sere et Sire ou Siri, le français Sire et l'anglais sir me semblent tous sortir du sanscrit Çira [3].

1 Id. ibid. 352. a. b. E. Burnouf. Journal Asiatique 1845. 1. p. 278. 424.

2 E. Burnouf. Journal des Savants. 1833 p. 596.

3 Je ne compare pas au sanscrit çira le grec κύριος seigneur (ç sanscrit appelle en grec et en latin un κ ou c) en suivant en cela l'exemple de Bopp qui le compare au sanscrit çûra (Gl. 353 a.) Cf. le tudesque Köning puissant, d'où le moderne

Pour le persan sar que Gésénius compare avec l'assyrien eser et auquel il donne le sens de roi, il dérive comme celui-ci du sanscrit çira quoique moins directement; et ne peut être en conséquence le père, mais tout au plus le frère cadet d'eser. Quant au sens il possède seulement celui de chef et non celui de roi [1].

Résumons-nous. Tiglat signifie fort ou splendide, pil défenseur ou roi, eser chef, c'est-à-dire prince ou souverain; Tiglat pileser signifiera donc le souverain et le roi fort ou splendide, ou bien le souverain défenseur fort (vaillant).

Comme on le voit, la syntaxe de ce nom est tout-à-fait sanscritique, car l'adjectif (tiglat, fort) est placé au devant du substantif qu'il sert à caractériser, comme c'est de règle en sanscrit et en d'autres langues soeurs du sanscrit, tandis que cela est précisément contraire aux lois de la syntaxe des langues sémitiques.

§ III.

שלמנאסר Chalmaneser.

Gésénius dit relativement à ce nom: « Confer persicum charman azar, verecundus erga ignem [2]. » Il y a donc contradiction entre l'ex-

König roi. Bopp compare au sanscrit çira le grec κάρα chef (Gl. 348. b.) et le latin cerebrum « quod capite fertur. »

1 Lexicon heptaglotton Ed. Castelli. P. II. cln. 334.

2 Lex manuale. 1015. a.

plication qu'il donne d'eser dans Tiglat pileser et celle qu'il en donne ici. Comme je ne trouve aucune raison pour changer l'explication que j'ai donné d'eser et pour l'identifier au persan azar feu (dérivant du zend athra id.), je la maintiens ici.

Pour charman, ce mot n'existe pas en persan, mais il y existe la racine charmiden qui signifie erubescere, pudore affici [1], et qui donne naissance à des adjectifs signifiants: pudens, pudicus, sens qu'aurait le mot charman s'il existait réellement, et qui est différent de celui de *respectueux* que lui donne Gésénius. J'écarte donc l'identification de cet hypothétique charman avec l'assyrien chalman, pour lequel je vais chercher une autre dérivation.

Il représente à mon avis avec la permutation d'r en l, l'adjectif sanscrit çarman *heureux* [2]. Cet adjectif possède probablement ici le sens d'autres adjectifs sanscrits signifiants heureux, comme bhagavat, bhadra, c'est-à-dire celui de excelsus, excellens, optimus, praeclarus [3]. En conséquence Chalmaneser signifierait: souverain très-haut, excellent ou célèbre.

1 Lexicon Heptaglotton Ed. Castelli. P. II. cln. 371.
2 Bopp. Gram. d. Sansk. Spr. § 575. n. 54.
3 Id. Gl. p. 242. a. b.

§ IV.

סרגון Sargon.

Le nom du roi qui a bâti le monument de Khorsabad. Age de ce monument. Le titre roi des rois *en assyrien.*

Le nom que nous allons analyser a acquis depuis peu de temps une haute célébrité par l'opinion de quelques savants archéologues français, tels que MM. Löwenstern, De-Saulcy et Longpérier, qui ont cru le retrouver sous la forme de Sarkan, dans certains caractéres cunéiformes qui se repètent très-souvent dans les inscriptions de Khorsabad et qui doivent contenir le nom du roi par lequel ce monument a été bâti [1].

Comme si l'on admettait que le nom du roi assyrien dont les victoires sont racontées dans les inscriptions de Khorsabad est Sarkan et que ce nom doit être identifié avec celui de Sargon, l'étymologie que je donne de ce nom, basée sur sa forme connue jusqu'ici, en serait infirmée; je crois devoir exposer ici mon opinion sur la lecture du nom royal de Khorsabad, opinion qui est toute différente de celle de M. Löwenstern et que je conçus avant de connaître la sienne. Selon moi ce nom ne doit pas être lu Sarkan,

1 Journal des Débats. 10 Décembre 1847. Journal Asiatique 1847, Octobre p. 314. 324. et 1843. T. II. Pl. IX. XIII. XV. l. 1.

mais Nibaka, mot que j'identifie au persan monumental niba splendide, beau [1], plus le suffixe ka, ou aka. Si le lecteur veut bien faire avec moi une petite excursion archéologique, j'espère lui prouver l'exactitude de ma lecture.

Voici d'abord les quatre caractéres cunéiformes . . . . que l'on lit Sa. r. ka. n. Les deux derniers sont pour moi, comme pour M. Löwenstern, un K et un N; mais ce dernier ne me semble pas faire partie du nom; j'y vois au contraire la première lettre du mot suivant ou du titre roi, qui n'est pas écrit au complet, mais par la seule initiale, ainsi que dans les inscriptions assyriennes de Persépolis. Ce mot, quand il est au complet, se lit Nara, qui est le sanscrit vedique nara, dux [2]. L'initiale du mot nara roi est suivie dans les inscriptions de Khorsabad de son génitif pluriel naranan, mot dans la terminaison duquel (nan) l'on reconnaît facilement celle du sanscrit et du zend nâm, et qui complète le titre : roi des rois.

Par l'élimination du dernier caractère du prétendu nom de Sarkan, son identité avec le Sargon de la Bible en est déjà affaiblie.

Mais en outre les valeurs d's et d'r pour les deux premiers signes de ce nom ne sont selon moi rien moins que certaines.

J'observerai quant au premier que M. Lö-

1 Benfey. Die Persischen Keilinschriften. p. 97. b.
2 Lassen, Anthologia Sanscritica p. 246.

Digitized by Google

wenstern, qui lui donne maintenant la valeur d'S, lui donnait auparavant celle d'N [1], que je crois être la vraie. Pour démontrer la verité de mon opinion il me faudrait entrer dans des discussions archéologiques longues et compliquées dont ce n'est pas le lieu, et qui trouveront leur place dans mon ouvrage sur les inscriptions assyriennes. Je vais seulement extraire quelques lignes du paragraphe deuxième de cet ouvrage, où j'analyse la forme assyrienne du nom patronimique Akhéménide. « J'observerai que le » signe dont nous cherchons la valeur paraissant quelquefois immédiatement après l'm d'A» khéménès [2], on ne saurait lui attribuer la » valeur d's, car dans ce cas l'n radical dans le » nom d'Akhéménès se trouverait manquer, ce » qui est impossible; tandis qu'en attribuant à no» tre signe la valeur d'n ce serait la voyelle a » qui ne serait pas représentée, ce que nous avons » déjà vu arriver dans le nom d'Auramazda » (Ormuzd). »

Cette simple observation me semble être à elle seule concluante, et prouver que le signe en question n'est pas un s, mais un n.

J'en joindrai pourtant une autre: c'est que ce signe est remplacé quelquefois par l'initiale de nara, qui est aussi pour M. Löwenstern un n [3]. Cela s'explique lorsque l'on donne à ce si-

1 Exposé etc. p. 33.
2 Journal Asiatique 1840. Pl. VII. n. 3. l. 20.
3 Id. 1844. Pl. XXXIV. l. 8.

gne la valeur d'n, mais lorsqu'on lui donne celle d's, celà me semble tout-à-fait inexplicable.

Passons au second signe du nom de Nibaka, auquel M. Löwenstern donne la valeur d'R. Ce signe est substitué dans les inscriptions assyriennes de Van au caractère [1] dans le nom d'un roi très-important que je me réserve d'analyser ailleurs, sa lecture qui me conduirait trop loin de mon sujet étant ici inutile.

Il suffit de dire ici que ce caractère doit être un B, car il en possède la valeur dans l'alphabet cunéiforme persan [2], et cette valeur lui siéyant bien dans la forme assyrienne du nom d'Hystaspe, où il paraît le dernier [3]. Ce serait une raison pour dire que le second signe de Nibaka qui en est le substitut est aussi un B; mais cela est démontré victorieusement par le nom de la Bactriane dont ce signe est l'initiale [4]. Le second signe du nom du roi de Khorsabad est donc un B. Quant au troisième signe, je lui donne la valeur du K, par des raisons qu'il est inutile de rapporter ici, puisque je suis d'accord en cela avec M. Löwenstern. En résumé, le nom du roi de Khorsabad se compose de

1 Ibid. Pl. VI. n. 40. l. 2. n. 41. l. 2. et passim.

2 Rawlinson The Persian Cuneiform inscription at Behistun. P. 2. Pl. 1.

3 Mémoires de la société royale des antiquaires du Nord. Copenhague 1844 Tab. XIII. B. l. 4.

4 Ibid. Tab. XVIII. b. l. 14. in fine.

Digitized by Google

trois caractères, auxquels je donne les valeurs de N, B et K, et que je lis ensemble Nibaka.

Il y a loin, on voit, du nom de Sargon à celui de Nibaka; et en conséquence la lecture de ce nom ne peut en rien infirmer l'étymologie que je donnerai du premier.

On voit en outre que le monument de Khorsabad n'appartient à aucun des rois assyriens mentionnés dans la Bible. Il doit donc appartenir selon toute probabilité à un roi antérieur à Pul, le premier d'entr'eux, qui vivait vers la moitié du huitième siècle avant l'ère vulgaire. Cela est d'ailleurs rendu presque nécessaire par la considération qu'il n'est pas probable que dans le court espace de temps qui s'écoula entre Esarhaddon le dernier roi assyrien biblique, sous lequel l'empire assyrien commença à s'affaiblir, et la fin de cet empire, il ait existé un roi assyrien qui ait fait les nombreuses conquêtes qui sont representées sur le monument de Khorsabad, et qui ait eu le loisir d'élever un si grand monument. Ce monument rémonterait en conséquence à une époque plus reculée de celle qu'on croit communément, et qu'on ne pourrait faire descendre plus bas que la première moitié du 8e siècle avant l'ère vulgaire, et que je suppose n'être pas loin de l'an mille avant la même ère.

Cela explique pourquoi le nom de Nibaka nous est parfaitement inconnu dans l'histoire. En effet nous ne savons presque rien de certain

sur l'histoire assyrienne, au delà de ce que nous en dit la Bible, qui comprend dans ses récits une fort courte portion de la durée de l'empire assyrien. C'est pourquoi l'histoire de cet empire est encore à faire. Les seuls secours que nous ayons pour cela étant les inscriptions assyriennes mêmes, il n'est pas à s'étonner si ces inscriptions nous revèlent tout à coup des noms et des faits nouveaux. Il est à désirer au contraire que l'histoire assyrienne se fasse le plutôt possible par la découverte d'un grand nombre de faits et de noms nouveaux. Quiconque en étudiant les inscriptions assyriennes ne chercherait à y trouver que les noms des rois assyriens de la Bible et les faits bibliques concernant ces rois, en écartant toute idée de l'inconnu, retarderait par cela même le déchiffrement des inscriptions assyriennes, la restitution de la langue de ces inscriptions, la réorganisation de l'histoire et la révivification de la nation assyrienne.

Il est à désirer certainement que l'on puisse retrouver dans les inscriptions assyriennes les faits et gestes des rois assyriens de la Bible, pour la confirmation de ses récits, et pour pouvoir classifier ensuite les faits nouveaux d'après ceux qui nous sont connus et dont l'epoque est établie avec quelque certitude; mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue dans l'étude de ces inscriptions c'est à mon avis que ce qui nous est inconnu dans l'histoire qu'elles doivent nous

retracer, surpasse infiniment ce qui nous en est connu tant par la Bible que par les récits presque tous fabuleux des grecs.

Après cette digression que le lecteur voudra me pardonner, j'espère, je reviens à l'etymologie de Sargon.

Gésénius se borne à extraire d'une lettre manuscripte de Bohlen, les mots suivants relatifs à cette étymologie: « Persice nomen scribas » sarguna, caput pulchritudinis. Ad alteram syl- » labam conferre etiam possis sanscritum guna, » virtus, robur, sapientia » [1].

Comme, d'après ce que j'ai dit dans les deux paragraphes précédents, le sanscrit çira, d'où vient le persan sar, est reproduit en assyrien par le mot eser, je ne saurais admettre pour ce mot une autre forme telle que le sar de Sargon. Je serais en conséquence d'opinion de voir dans ce sar le sanscrit Sâra, eximius, egregius, optimus [2].

J'observerai quant au persan guna identifié par Bohlen avec la dernière syllabe de Sargon, qu'il n'a pas le sens de beauté qu'il lui donne, mais seulement ceux de couleur et de forme [3]. Avec le sens de couleur il existe aussi en zend, sous la forme de gaona [4]. Il est singulier que le persan guna existe aussi en syriaque et en araméen

1 Thesaurus (1840) p. 972. a.
2 Bopp. Gl. 375. a.
3 Castelli. Lexicon. P. II. cln. 482.
4 Burnouf. Journal Asiatique 1845. I. 414.

avec le sens de couleur et de forme dans les mots gun, gauno et guevan [1] que Reland regardait comme derivés du persan [2]. Le sanscrit guna n'a pas tous les sens que lui donne Bohlen, mais seulement celui de qualité, et spécialement de bonne qualité, ou vertu [3]. Ce mot est, ainsi que Bohlen l'a bien vu, identique à la dernière syllabe de Sargon, laquelle aura par conséquent le sens de qualité.

Les deux syllabes de Sargon sont donc deux mots distincts, dont l'un est l'adjectif sanscrit sâra très-bon, et l'autre le substantif sanscrit guna qualité, qui réunis ensemble forment un composé possessif — de la classe nommée Bahuvrihi en sanscrit — auquel il faut suppléer, comme cela se fait en sanscrit [4] et dans diverses langues sanscritiques, l'idée de possession, et que l'on devra traduire par: doué de très-bonnes qualités; ce qui est precisément le sens du sanscrit gunin [5].

1 Castelli. Lexicon Syriacum ed. J. D. Michaelis Goettingae 1788 p. 142 et J. Buxtorf. Lexicon chaldaicum. Basilée. 1638 cln. 403.
2 Had. Relandi, Dissertationes P. II. p. 284.
3 Bopp. Gl. 105. b.
4 Id. Gr. Sansk. § 595.
5 Id. Gl. 105. b.

§ V.

סנחריב Sanhérib. Σαναχάριβος

L'étymologie de ce nom adoptée par Gésénius, appartient comme celle de Sargon à Bohlen, qui l'expliquait par exercituum victor [1], en supposant qu'il représentât les deux mots sanscrits sênâ exercitus, et gribh, racine qui signifie capere, rapere, et avec quelques prépositions devincere. Mais quoique cette étymologie soit ingénieuse je ne puis pas la suivre, car sênâ est différent du san de Sanhérib et de Σαναχάριβος (forme de ce nom chez Hérodote [2]), et gribh ne présente pas une bien stricte analogie avec hérib et χαριβος qui s'accordent à placer une voyelle entre l'h et l'r, tandis que cette voyelle n'existe pas dans le sanscrit gribh. Si cette voyelle est a dans χαριβος et e dans hérib, c'est que les hébreux auront changé l'a primitif, conservé intact par Hérodote, en e, à cause du plus d'homogénéité que présente cette dernière voyelle avec l'i de la sillabe suivante *ri*; et si Hérodote a placé entre l'n et l'h de Σαναχάριβος un a qui n'existe pas dans Sanhérib, c'est parce qu'il employait le dialecte ionique qui aime, comme on sait, la multiplication des

1 Gesen. Thesaurus, p. 962. a.
2 II. 141.

Digitized by Google

voyelles. La forme originale, résultante de ces observations, du nom que nous devons analyser, étant Sanharib, je ne trouve aucune difficulté à le reproduire lettre pour lettre en sanscrit.

San est la préposition sanscrite sam (συν) *avec*, qui devient san au devant de la lettre h [1]; hari est le sanscrit hari lion [2]; le b final auquel il manque un a omis par les hébreux, est le sanscrit bha, qui dérive du radical bhâ splendere, apparere, videri [3]; et qui acquiert à la fin du composé san-hari-bha le sens du participe présent paraissant (comme da, qui vient de dâ donner, signifie à la fin des composés donnant [4]); et le sens du mot entier sanharibha est celui de: paraissant, comparable, semblable à un lion.

Voici comment je justifie cette traduction.

Il existe en sanscrit un mot sannibha qui signifie semblable [5]. Ce mot se compose des prépositions san (pour sam) et ni, et de bha paraissant, et il se place à la fin des composés. Or j'observe 1.° que ce n'est pas parce qu'elle est précédée des prépositions sam et ni que la racine bhâ acquiert le sens de paraître, sens qu'elle présente à elle seule et précédée d'autres

1 Bopp. Gram. d. Sansk. Spr. §§ 111. 69. 15.

2 Id. Gl. 398. b. C'est peut-être de ce hari qu'est venu, en perdant l'aspiration initiale, l'hébreu אַרִי ari et l'araméen arja, arjo, lion.

3 Id. ibid. 244. a. b.

4 Id. ibid. 161. a.

5 Id. ibid. 368.

prépositions; comme â, avec laquelle elle forme le mot âbhâ apparence, ressemblance (Bopp. Gl. 32. a.), ut, prati, et sam suivie de pra [1]; 2.° que par conséquent sambha seul aurait pu signifier paraissant, semblable, comparable (qui en serait la traduction littérale), sans l'entremise du ni de sannibha.

C'est ce sambha dont l'existence n'est pas seulement possible, mais probable, que je retrouve dans le mot assyrien sanharibha. Seulement la préposition sam a été séparée du verbe bha par le substantif hari, qui en est le complément. Cela se pratique aussi fréquemment dans le dialecte des *Vêdas* et dans le *Zend*, où la séparation de la préposition du verbe par un autre mot n'entraîne pas pour ce dernier la modification du sens qu'il possède lorsqu'il est immédiatement uni à la préposition [2].

Voilà donc l'existence du mot assyrien sambha ayant le sens de *semblable*, et la séparation des parties constitutives de ce mot sam et bha par le mot hari, suffisamment justifiées, ce me semble.

J'ai déjà dit que l'm de sam se trouvant à cause de ce déplacement précéder immédiatement

1 Id. ibid. 244. a. b.

2 Bopp. Gram. d. Sansk. Spr. § 111. nota. Lassen. Anthologia sanscritica. Bonnae 1838. p. 130 « Jam dudum observavi in » dialecto Vêdarum sejungi praeter consuetudinem linguae classicae » praepositiones a verbo, ad quod pertinent, aliis vocibus inter- » positis » p. 131. Cum usu vêdico consentit etiam lingua zendica, » quae sejungit praepositiones a verbo etc.

la gutturale h, a dû se changer comme en sanscrit, en n, ou pour employer l'expression technique sanscrite, en Anusvara. En définitive le nom du roi sanharibha répond au mot hypothétique zend ou vêdique (que l'on retrouvera peut-être quelque jour) sanharibha, ou à harisannibha en sanscrit classique, et il signifie: comparable, semblable à un lion. Ce nom sieyait bien au superbe roi d'Assyrie, qui mandait à celui des juifs: Quel dieu sauva-t-il son peuple de ma main [1]?

§ VI.

אסרחדון Esarhaddon.

Je me borne à rapporter l'étymologie qu' adopta Gésénius pour ce nom, car elle ne mérite pas être sérieusement discutée.

Esarhaddon serait selon lui en zend Athrôdana, ignis donum [2].

Selon moi esar n'est autre chose que l'eser (chef) de Tiglatpileser et de Chalmaneser, qui a été plié par les hébreux aux lois euphoniques de leur langue, qui exigent que le second e bref d'eser se change lorsqu'il n'est pas final, en a.

Haddon, mot dans lequel la réduplication du

1 Livre IV. des Rois. 18. 35.
2 Lex. Manuale, dernière édition s. v.

d, indique que cette consonne était prononcée en assyrien avec une sorte d'emphase que les hébreux ne savaient rendre autrement; vient de la racine hadh, laquelle remplace à mon avis, avec la permutation, usuelle en zend et dans le persaan monumental, de l's sanscrit en h [1], la racine sanscrite sâdh qui entr'autres sens possède celui de superare, vincere. [2]. En joignant à ce radical le suffixe *una* qui forme quelques adjectifs en sanscrit, nous obténons le mot *hadhuna*, qui signifiera victorieux.

La traduction d'Esarhaddon sera en conséquence: chef victorieux.

§ VII.

שראצר Charetzer et אדרמלך Adrammélékh.

Charetzer est le nom d'un fils de Sanharibha que Gésénius traduit par prince du feu, en prenant char pour l'hébreu שר sar prince, et etzer pour le persan azar [3]. Mais char me semble représenter plus exactement le sanscrit çara flèche [4] que non l'hébreu sar, le ç sanscrit devant être représenté en hébreu par ch, comme dans chalman qui est pour çarman. Quant à etzer je pré-

1 Bopp. Vergleichende Gram. § 53. Benfey. p. 96.
2 Id. Gl. 373. b.
3 Lex. Manuale.
4 Bopp. Gl. 345. b.

férerais d'y voir au lieu du persan azar un dérivé avec le suffixe ra [1] de la racine sanscrite ich ou itchh avec le sens d'ire, dans la forme causale emittere, jaculari [2], dont la caractéristique sanscrite ya se sera contractée en ê ainsi qu'en latin et en pracrit [3] et aura influé sur l'i de la racine qui, ainsi que cela a lieu en sanscrit par l'effet du guna, sera devenu ê [4]. D'après cette hypothèse le mot etzer signifierat qui lance, et Charetzer tout entier; celui qui lance (bien) des flèches, c'est-à-dire, un excellent archer.

La Bible mentionne un frère de Charetzer qu'elle appelle Adrammélékh, nom du dieu d'une ville de la Babylonie, qui n'est pas d'origine sanscritique, mais tout-à-fait sémitique.

Cela sert à confirmer mon hypothèse relative à la confusion de deux races différentes sur le sol l'Assyrie, races qui ont dû faire l'une à l'autre de nombreux emprunts. Car c'est par un de ces emprunts qu'Adrammélékh, le nom d'une divinité sémitique, adorée aussi par les conquérants indo-européens de l'Assyrie, est devenu le nom d'un fils du roi Sanharibha.

1 Id. Gram. d. Sansk. Sp. § 576. n.° 57.
2 Westergaard. Radices linguae sanscritae Bonn. 1841. p. 278. a.
3 Bopp. Vergl. Gram. §
4 Id. Gram. d. Sansk. Spr. § 33.

§ VIII.

תרתן Tartan.

Ce nom est celui d'un général assyrien qui vécut sous les rois Sargon et Sanharibha; Gésénius y voyait les mots persans tar tan, qui signifient: le sommet du corps, et qu'il traduisait par: haut personnage (hohe Person [1]).

J'admets avec Gésénius que la dernière syllabe de Tartan correspond au persan tan qui vient du sanscrit et zend tanu [2] (corps); mais il me semble que la première partie, tar, doit se rapporter au sanscrit classique târâ, étoile, qui vient du vêdique star, avec élision de la sifflante et l'addition d'un â inorganique [3], et dont la forme primitive a dû être tar ou târ.

Dans cette hypothèse le Tartan assyrien, qui serait en sanscrit classique târâtanu, doit signifier: celui qui a un corps semblable aux étoiles, c'est-à-dire très-splendide. Il y a en sanscrit un adjectif, dont le sens est le même; c'est târârûpa « stellae formam habens » [4].

1 Commentar über den Jesaja, Leipzig. 1821 p. 643.
2 Burnouf. Journal Asiatique 1845 p. 426. Bopp. Gl. 148. b.
3 Id. ibid. 152. a 386. a.
4 Id. ibid. 152. b.

§ IX.

אסנפר Osnapar.

Osnapar a dû être, d'après le livre d'Ezra (IV 10.) le nom ou le titre de celui qui transporta diverses peuplades de la Mésopotamie et de la Perse en Palestine après la destruction du röyaume de Samarie, d'où elles prirent le nom commun de Samaritains.

Cet Osnapar est certainement assyrien, car ce furent les assyriens, qui après avoir détruit le royaume de Samarie et transporté ses habitants dans les parties orientales de leur empire, le repeuplèrent de ces diverses colonies.

Personne n'a donné que je sache une étymologie pour ce nom, qui est pourtant très-facile à expliquer. Il est suivi dans le texte d'Ezra des titres רבא Rabà et יקירא Jakirà, qui signifient grand et cher, précieux, honorable, qui en sont, je crois, la traduction.

Voilà comment je justifie mon hypothèse. J'identifie Osna au sanscrit vêdique ukchita grand [1], et par au sanscrit classique para eximius, praecipuus, altus, altissimus, summus [2]. La seconde identification n'a pas besoin de commentaire, elle est évidente. On verra que l'on

1 Bopp. Gl. 304. b.
2 Id. ibid. 209. a.

doit en dire de même pour la première, si l'on veut faire attention aux raisonnements suivants. Ukchita dérive du radical vakch crescere, avec contraction de la syllabe va en u et l'apposition du suffixe ta formant les participes parfaits passifs, rattaché au radical par la voyelle de liaison i. Or le sanscrit possède, outre le suffixe ta le suffixe na, qui forme comme lui des participes parfaits passifs, mais sans voyelle de liaison entre la racine et lui [1]; ce suffixe existe également en zend. Si nous substituons donc na au suffixe ta, nous aurons ukchna au lieu d'ukchita, qui est la forme vêdique du mot. Si dans ukchna par une contraction bien naturelle tendante à faciliter la prononciation de la parole nous élidons la gutturale k, il nous reste uchna ou usna, duquel il n'y a qu'un petit pas à faire pour arriver à osna. Cette élision se présente même dans le latin vas-tus, que Bopp fait dériver de vakch [2].

Osna étant identique au vêdique ukchita, il signifiera comme lui, grand; par, identique au sanscrit para, signifiera également excellent, distingué.

En conséquence Osnapar aura le même sens que les mots araméens réunis, rabà et yakirà, qui le suivent dans le texte d'Ezra, c'est-à-dire celui de grand et précieux ou excellent; et il

1 Id. Gram. d. Sansk. Spr. § 542.
2 Id. Gl. 304. b.

sera un composé semblable à ceux qu'on appelle en sanscrit dvandva et qui consistent dans deux ou plusieurs substantifs ou adjectifs placés l'un près de l'autre, sans qu'ils soient liés entr'eux à l'aide de conjonctions intermédiaires [1].

§. X.

פחה Paha.

Paha, était chez les persans le titre des gouverneurs particuliers des provinces; chez les assyriens au contraire ce titre était celui des commandants des troupes [2].

Comme il n'est pas historiquement possible que les assyriens l'aient reçu des persans, il doit être un mot d'origine assyrienne, lequel passa de la cour des rois assyriens dans celle des rois persans en recevant une destination différente de la primitive; chose très-naturelle et qui n'a que trop d'exemples dans les langues européennes. Quant à l'étymologie même du mot Paha, on en a proposé plusieurs, toutes fort lointaines. Celle qui semble avoir plus de probabilité et qui a été adoptée par Gésénius a été proposée par Benfey, et consiste à voir dans Paha le sanscrit Pakcha amicus, assecla, qui devient en pracrit, dialecte vulgaire de l'Inde dérivé du sanscrit, pakkha [2].

1 Bopp. Gram. d. Sansk. Spr. § 594.
2 Gésénius. Thesaurus. p. 1100. a.

Mais il me semble qu'on puisse expliquer plus facilement Paha en s'appuiant sur les relations intimes que nous avons vu exister entre l'assyrien d une part et le zend et le sanscrit vêdique de l'autre, et sur la destination primive du mot paha.

Pa est selon moi la préposition sanscrite pra avant [1], avec l'élision de la liquide r, qui a lieu aussi dans le passage de la préposition sanscrite prati en païti dans le zend, en patiya dans le persan monumental, et en pati dans le pali ou langue de l'île de Ceilan [2]. Ha dérive de la racine sanscrite des Vêdas hâ aller, marcher [3], et avec l'abréviation de la voyelle â à la fin des composés, celui qui va ou marche [4]. Dans cette hypothèse Paha aurait le sens de: celui qui marche au devant, c'est-à-dire conducteur; ce qui s'accorde bien avec la charge du Paha.

§ XI.

טִפְסָר Tifsar.

Tifsar est le titre d'une charge dans l'armée assyrienne. Il est impossible d'établir avec cer-

1 Bopp. ibid. § 111,

2 Rawlinson. The persian cuneiform inscription at Behistun. p. 101. London 1847.

3 Bopp. Gl 400. a.

4 V. p. 32.

titude quelle était la différence qui passait entre l'autorité du Paha et celle du Tifsar; on ne peut pas même conjecturer si le Paha était subordonné au Tifsar, ou si celui-ci l'était au Paha.

Quant à l'étymologie de Tifsar, voici ce qu'en dit Gésénius [1].

« Posterior vocabuli pars סר sar probabili- » ter est semiticum שר sar princeps, quod etiam » in nominibus babylonicis satis frequens est, cf. » Belsazar, Nebucadnezar, Nabopolassar cet. » Quid valeat prior ejus pars taf, tap (tif, tip) » ex lingua zendica fortasse olim docebimur » accuratius; ex hodierna lingua (persica) qui » conjecturam fecerunt, vel contulerunt tav, un- » de tavsar dux bellicus, vel quod minus placet » tab altitudo, unde tabsar, princeps altus. » Ainsi selon Gésénius la dernière partie du mot tifsar serait identique à l'hebreu שר sar prince auquel nous avons vu qu'il identifie autre part l'assyrien char qui est selon moi le sanscrit çara, flêche (§ 7.) Il y a donc ici contradiction de la part de Gésénius; car si l'hébreu sar est en assyrien char, il ne peut pas s'y présenter sous la forme de sar. Selon moi cette contradiction disparaît, car j'ai déjà dit que le sar assyrien (dans Sargon) est le sanscrit sâra, mot qui a diverses significations, et à la fin des composés possessifs signifie force, vigueur [2]. Or, comme dans Tifsar, sar est la dernière syllabe du mot,

1 Thesaurus. 554. a.
2 Bopp. Gl. 375. a.

j'en conclus que ce mot est un composé possessif, et que sar doit y avoir le sens de force, vigueur. Pour le zar ou tzar des noms chaldéens, comme Nabucadrazar etc. que Gésénius identifie au sar hébreu et au sar assyrien, nous verrons dans l'Appendice qu'il n'a rien à faire avec eux, et comment il doit être expliqué.

La première syllabe de Tifsar, tif, est à mon avis un radical analogue aux sanscrits div splendere, dîp, fulgere, splendere, tap calefacere, urere, dont le participe parfait passif tap-ta signifie splendens [1]. Or l'on sait que du radical div être splendide, dérivent en sanscrit les mots div, ciel, et dêva dieu, proprement splendide [2]. Je suppose que de même le radical assyrien tif, ou le substantif tifa, analogue au sanscrit dîpa lucerna, ait signifié ciel ou dieu.

Alors Tifsar ou Tifasar devrait signifier : celui qui a une force divine ou céleste. Un composé analogue et possédant la même signification se rencontre dans le sanscrit divyaprabhava « caelestem potentiam habens » [3].

§ XII.

נסרך Nisrok.

Le seul nom de déité assyrienne que nous ait conservé la Bible est celui de Nisrok. L'on

1 Id. ibid. 168. a. 170. b. 149. a. b.
2 Id. ibid. 168. b. 175. b.
3 Id. ibid. 169. a.

a cherché à expliquer ce nom par l'hébreu נשר nècher et l'arabe nisr, aigle [1]. Mais même en admettant que Nisrok fût représenté par les assyriens par une aigle, ou avec une tête d'aigle, il est fort étrange et sans exemple qu'on ait donné à la divinité le nom de l'animal sous la figure duquel elle était représentée.

Bohlen consulté par Gésénius sur l'étymologie sanscrite de Nisrok lui en proposa trois [1].

1. Niçroka *lumière de nuit*, ou *lune*, de niç nuit, et rok primitif de rutch, zend raotch lumière.

2. Nriçroka *qui exauce les hommes*, de nri homme, et çroka pour çrvaka de la racine çru écouter et du suffixe aka.

3. Niççroka *qui exauce*, de la préposition niç hors (ex) et de çroka.

Aucune de ces étymologies ne me satisfaisant entièrement ni pour le sens ni pour la dérivation matérielle de la parole, voici ce que j'ai cru pouvoir supposer à mon tour.

Nisrok vient selon moi de la préposition sanscrite ni *deorsum* et de la racine sridj dimittere et ensuite creare (e se emittere [2]), le dj, ou g primitif s'étant changé à la fin du mot, comme en sanscrit, en k [3]. Quant au changement de la voyelle, il a lieu sous l'influence de la liquide r qui la précède, laquelle aime la voyelle *ou* ou *o*.

1 Gesenii Thesaurus. 892. b.
2 Bopp. Gl. 380. b.
3 Id. Gram. d. Sansk. Spr. § 56. a. 69.

On sait que les Indiens n'admettent pas de création proprement dite, mais seulement une émanation en bloc de tous les êtres du sein même de l'esprit suprême, antérieur à toutes choses. C'est pourquoi ils se servent du verbe sridj dimittere, pour créer; comme dans le passage suivant extrait des lois de Manou, la Bible des Indiens (I. 8.). «Lui, l'esprit suprême, » ayant résolu, de faire sortir de sa propre sub» stance corporelle les créatures diverses, il » produisit (sasardja) d'abord les eaux et il dé» posa en elles une sémence productive. »

Nous ne savons rien de la cosmogonie des Assyriens, mais rien ne s'oppose à ce qu'ils s'en fissent la même idée que leurs frères, les Indiens, et qu'ils se servissent, comme eux, du mot sridj pour exprimer l'idée de créer.

Il est d'autant plus difficile pour moi de ne pas l'admettre, que j'ai trouvé dans les inscriptions assyriennes un mot derivé de sridj et analogue au sanscrit sarga création, que je lis sarga, ou sraga ou sruga, et qui doit signifier *la terre*.

Il est vrai que la racine sridj avec la préposition ni signifie seulement dimittere, en sanscrit, non pas creare; mais comme le sens de la préposition ni (deorsum) ne s'oppose pas à ce que cette racine ait avec elle l'acception de creare qu'elle a avec d'autres prépositions, je crois qu'elle l'a eu en assyrien. En conséquence Nisrok, en sanscrit nisrik, serait une racine

considérée comme un appellatif ou adjectif, comme cela a lieu quelque fois en sanscrit, et il signifierait *le créateur.*

§ XIII.

נינוה Ninevé, Νίνος Ninos, Ninive.

Les sémitistes ont cherché à expliquer le nom de la capitale de l'Assyrie par l'hébreu נין נוה Nin navè, habitation de Nin ou Ninus, le prétendu fondateur de l'empire assyrien. Cette étymologie, comme le dit bien Gésènius [1], ne peut pas être acceptée, car l'hébreu ne mettant jamais les cas obliques au devant du cas rect, la forme du nom aurait dû être nevè Nin et non Nin navè. J'ajouterai que, ainsi qu'on l'a douté plusieurs fois, Ninus le fondateur de l'empire assyrien n'a jamais eu une existence personelle et qu'il doit être relégué (avec les Hiérosolymos, les Lacédémon, les Romus etc. etc., personnifications des villes auxquelles ils sont censés avoir donné leur nom) dans le domaine de la fable.

Gésénius après avoir réfuté victorieusement l'étymologie sémitique, ne donne pourtant aucune étymologie sanscritique de Ninive, mais il ajoute seulement; rectius origo in lingua san„ scrito-zendica quaerenda erit, qua de re vide » Appendicem ».

1 Thesaurus 882. b.

Digitized by Google

Mais l'appendice du Thesaurus n'ayant jamais paru, car la mort prématurée de l'auteur l'a empéché, on ne connaît pas l'opinion de Gésénius sur l'etymologie de Ninive. Pourtant comme la dernière édition de son Lexicon manuale, publiée après sa mort, ne contient rien de nouveau à cet égard, il semble que les recherches de Gésénius et de ses doctes amis n'avaient abouti à rien.

Quoi qu'il en soit, je crois qu'on puisse donner facilement une étymologie sanscrite du nom de Ninive.

Commençons par analyser la forme que présente ce nom chez les auteurs grecs de l'antiquité: Νινος au genre féminin. En substituant à la terminaison grecque ος la terminaison sanscrite correspondante a, nous aurons ninâ pour le féminin et nina pour le masculin. En cherchant ensuite la racine de ninâ nous la trouverons facilement dans la sanscrite nî [1] qui signifie *conduire*. La syllabe na qui se joint au radical nî sera alors le suffixe sanscrit et zend na [2], lequel forme non seulement des participes passifs, mais aussi quelquefois, en spécialité dans le dialecte des Vêdas, des participes actifs; par exemple: dâna donnant, de dâ donner, dont le participe régulier dans le sanscrit classique est dadat; dadhâna mettant, de dhâ mettre,

1 Bopp. Gl. 199. b.
2 Id. Gr. Sansk. § 542. Burnouf. Journ. Asiatique. 1840. II. 267.

dont le participe régulier classique est dadhat [1].

En supposant que na servît à former en assyrien comme dans les Vêdas des participes actifs, je traduis le masculin Nîna par conducteur et le féminin Nînâ, forme primitive de Νῖνος, par conductrice.

Or n'est-il pas tout naturel de croire que chez un peuple guerrier comme l'assyrien, conducteur fût le synonyme de prince, chef, souverain, roi? C'est ce qui est arrivé aux mots nara et nitha qui signifient tous les deux conducteur en sanscrit et dont le premier a, ainsi que je l'ai déjà dit, le sens de roi dans les inscriptions assyriennes, sens que l'autre possède en chaldéen comme on le verra dans l'appendice. Si l'on admet que nîna ait pu signifier également chef ou roi, comment ne pas croire que son féminin nînâ ne signifie capitale, métropole?

Peut-être, le mot nînâ était-il précédé ou suivi du nom même du pays de l'Assyrie; de manière que le nom de la capitale de ce pays lorsqu'il était au complet ne signifiait autre chose que: Capitale de l'Assyrie. J'ai trouvé un exemple d'un nom de ville semblable dans celui de l'ancienne capitale des Bené Ammon ou Ammonites, peuplade finitime de la Palestine. Le nom de cette capitale était Rabat Bené-Ammon, ce qui signifie Capitale des Ammonites, et il est presque

1 Westergaard. R. I. S. 6. b. 8. b.

toujours abrégé dans la Bible en Rabat, capitale.

Je n'ai fait jusqu'ici qu'analyser la forme que présente le nom de Ninive chez les auteurs grecs, mais il faut que j'explique aussi celle sous laquelle il se présente dans la Bible, qui est Ninevé ou Ninvé; c'est ce que je vais faire.

Ninvé ne diffère de Nînâ que par le suffixe lequel au lieu d'être nâ est nvi, (féminin de nu, qui sert à former des adjectifs [1]), et avec l'addition d'un a inorganique (comme dans le grec ἡδϜεια douce, pour le sanscrit svâdvi id.) nvia ou nvê.

Il est vrai que le suffixe nu en sanscrit ne devient pas nvi, avec l'addition de l'i caractéristique du féminin sanscrit, et qu'il reste nu; mais cela ne fait pas opposition à ce qu'il le soit devenu en assyrien.

Rien ne doit moins étonner, ce me semble, dans la comparaison de deux langues de la même souche, que de les voir différer quelquefois dans l'application d'une loi commune à toutes deux.

Pour ce qui est de l'emploi de deux suffixes différents dans Nînâ et Nînvê, il est si commun dans les langues indo-européennes et particulièrement en sanscrit de voir deux mots ayant le même sens différer entre eux par le suffixe, qu'il ne doit étonner personne.

1 Bopp. Gram. Sansk. § 757. n. 62.

En voici pourtant quelques exemples tirés du sanscrit.

Dâna et dâya, don, de dâ donner [1]; divan et divasa, jour, de div briller. Concluons donc: nînvê et nînâ quoique différents par le suffixe n'en signifient pas moins toux deux: la *capitale* de l'Assyrie.

§ XIV.

אשור Achur Ασσυρια Assyrie.

Je vais clore l'analyse philologique des noms assyriens conservés dans la Bible par celui même du peuple qui donna son nom au pays appelé Achur dans la Bible et Ασσυρια par les Grecs.

Rien n'est plus facile que de donner une étymologie sanscritique du nom de ce peuple, quoique personne ne l'ait tenté jusqu'ici. D'après les règles posées ci-dessus Achur doit répondre au mot sanscrit Açura. Or qui ne reconnaît dans Açura le sanscrit çûra héros, qui existe aussi en zend avec le sens de fort, brave [2], précédé de la préposition sanscrito-zende â, qui se joint à divers mots sanscrits sans en changer la signification, par exemple âvasati et vasati nuit, âçaya et çayya lit etc. [3]. En effet le nom de

1 Id. Gl. 167. 168. b.
2 Id. ibid. 353. Burnouf. Journ. Asiatique 1844 II. 496.
3 Bopp. Gl. 34. a b. 312. 345.

Digitized by Google

l'Assyrie est écrit selon moi dans les inscriptions assyriennes tantôt çura et tantôt açura. L'existence de ces deux formes montre l'identité des noms Syrie et Assyrie, et donne raison à Pline qui comprenait l'Assyrie dans la Syrie.

Je n'ai pas à m'occuper de la forme d'Atur que présente dans des monuments relativement récents le nom de l'Assyrie; cette forme n'étant qu'une corruption de celle d'Achur, comme l'a bien reconnu M. Lassen dans son premier ouvrage sur les inscriptions cunéiformes persanes.

§ XV.

Σεμιραμις Sémiramis. Ατωσσα Atossa.

Les noms contenus dans le catalogue des rois assyriens extrait des ouvrages perdus de Ctésias et conservé par Diodore, Eusèbe et Moïse de Khorène, ne peuvent pas être considérés comme authentiques et originaux; tant ils ont été corrompus et défigurés par les copistes. On peut faire seulement une exception en faveur des noms de Sémiramis et de Sardanapale, que nous trouvons aussi dans le père des historiens, dans Hérodote. Je vais analyser maintenant le nom de la trop célèbre reine d'Assyrie, Sémiramis.

La forme originale de ce nom est selon moi Smirama, où l'on reconnaît facilement la ra-

cine sanscrite smri ou smar, aimer [1] (d'où vient smara, amour), et le suffixe ma qui forme des adjectifs, relié à la racine par la voyelle a, comme dans le darchama, oppression, tyrannie, du persan monumental [2]. Smirama, en sanscrit Smarama, serait dans cette hypothèse avec le seul affaiblissement très-commun de la voyelle a en i, un adjectif signifiant celui ou celle qui aime. On ne peut ne s'apercevoir aussitôt de l'identité absolue de sens qui passe entre le nom de Smirama et celui du dieu persan Mithra, qui signifie également: celui ou celle qui aime.

On pourrait supposer d'après cette identité que Mithra et Smirama ne sont qu'une seule et même déité: l'Amour.

Mais tout en admettant qu'il y ait eu en Assyrie une déité appelée Sémiramis et que cette déité était celle de l'Amour, je ne me crois pas autorisé pour cela à nier que le nom de cette déité n'ait été porté aussi par quelque reine d'Assyrie (comme nous avons vu le nom du dieu Adrammélékh porté par un prince assyrien) et qu'il n'ait existé dans ce pays une ou plusieurs reines nommées Sémiramis.

On peut supposer seulement que l'identité

1 Bopp. Gl. 392. b.

2 Quand je proposais *a priori* cette traduction pour darchama dans mon Mémoire sur l'inscription de Behistun je ne connaissais pas le sanscrit darchana oppressio, qui confirme merveilleusement mon hypothèse.

du nom de la reine Sémiramis et de la déité de l'amour ait fait naître ou exagérer chez les persans et chez les grecs ces recits scandaleux que les derniers nous ont transmis au sujet de la reine Sémiramis.

Hésychius traduit le nom de Sémiramis par colombe de montagne [1], mais on ignore dans quelle langue il avait selon lui cette signification. Scaliger a déjà observé qu'il ne possède pas ce sens dans aucun des dialectes syriaques ou sémitiques [2].

Je répéterai en outre, ce que j'ai déjà dit en parlant de Nisrok, qu'il me semble impossible qu'une déité quelconque ait été appelée avec le nom de l'animal sous la forme duquel elle était représentée, et que je ne puis admettre en conséquence l'étymologie d'Hésychius qui fait du nom de la reine Sémiramis celui de l'oiseau sous la forme duquel ètait représentée la déité du même nom.

Sémiramis était connue aussi sous un autre nom, qui était celui d'Atossa [3], lequel s'explique facilement et sied bien à la déité de l'amour. Il dérive selon moi du radical sanscrit tuch ou tûch gaudere, laetari, et au causal exhilarare [4], précédé de la préposition â et suivi du suffixe

1. Lexicon. Lugduni Batav. 1668. 833.
2 De emendatione temporum. Fragm. Vet. Graec. p. 43.
3 Fréret. Essai sur l'histoire et la chronologie des Assyriens de Ninive. Histoire de l'Acad. des Inscriptions. T. V. (Paris 1729) II. 363.
4 Bopp. Gl. 155. b.

a, et il signifie selon moi: celui ou celle qui réjouit. On peut lui comparer le substantif sanscrit tôcha qui signifie joie [1].

§ XVI.

Σαρδαναπαλος Sardanapale.

Sardanapale est, comme on sait, le nom du dernier roi assyrien, devenu le symbole de la mollesse et du luxe. On a déjà dit qu'il y a une parfaite contradiction entre les actions de Sardanapale et ce qu'on raconte de sa mollesse. L'étymologie que je vais donner pour son nom expliquera les exagérations des auteurs grecs relativement aux trésors de ce roi qui montaient selon Athénée à dix myriades de talens d'or et à dix fois autant de talens d'argent.

La première syllabe de Sardanapale, sar, est identique selon moi au sar de Sargon que nous savons signifier excellent, très-bon etc. (V. p. 29). Pour danapale c'est le mot sanscrit dhanapâla qui signifie littéralement: maître des richesses (divitiarum dominus), de dhana richesse et pâla maître, seigneur, roi [2], mot que nous avons vu identifié erronément par Gésénius avec l'assyrien pil.

Ce mot sanscrit dhanapâla était employé chez les indiens comme nom propre, car c'est

1 Id. ibid. 158. b.
2 Id. ibid. 180. 216.

ainsi que s'appelle un ancien grammairien indien dont l'âge ne nous est pas bien connu [1]. Le sens de Sardanapale serait donc: excellent, maître des richesses, ou riche.

Ne comprend-on pas facilement que les persans qui parlaient comme les assyriens une langue sanscritique et devaient connaître le sens du nom de Sardanapale, aient forgé là-dessus un récit merveilleux des richesses possédées par ce roi qui peut-être étaient grandes et qu'ils auront avec la verve de l'imagination orientale augmentées et amplifiées de beaucoup? Les grecs qui ont tiré des persans tout ce qu'ils nous racontent de l'histoire asiatique antérieurement à l'expédition du grand roi en Grèce, auront copié en l'amplifiant à leur tour, la description des trésors du dernier roi assyrien.

CONCLUSION.

Voilà terminée l'analyse de tous les restes de la langue assyrienne. Je ne prétends pas avoir toujours rencontré la vérité dans mes étymologies, mais j'ai l'intime conviction que la plupart d'elles sont les plus simples et les plus exactes qu'il fût possible de proposer dans l'état actuel de la science philologique. C'est pour-

1 Westergaard. R. l. S. p. III.

quoi il me semble pouvoir établir comme résultats de mes étymologies considérées en général, les principes suivants:

I. La langue des assyriens est d'origine sanscritique ou indo-européenne.

II. De toutes les langues appartenant à la famille sanscritique celles avec lesquelles elle présente le plus de rapports sont le sanscrit des Vêdas et le zend.

C'est parce que ces deux principes ont été méconnus jusqu'ici, qu'on n'a pu encore obtenir le déchiffrement des inscriptions assyriennes, qui, quoiqu'il soit, comme le dit M. Botta, beaucoup plus difficile qu'il ne paraît au premier abord, n'en est pas moins, à mon avis, possible aujourd'hui, avec les seuls monuments assyriens publiés jusqu'ici.

C'est ce que je me flatte de prouver par l'analyse que j'espère de publier des inscriptions assyriennes.

Digitized by Google

APPENDICE

LE SANSCRITISME

DE LA LANGUE CHALDÉENNE

Mon opinion sur l'origine des Chaldéens est la même que sur l'origine des Assyriens.

En Babylonie, comme en Assyrie, j'admets que la nation aborigène ait été sémitique, comme le langage qu'elle parlait ou l'araméen, mais je reconnais en même temps qu'une peuplade indo-européenne portant le nom de Chaldéens, venue très-anciennement de l'Orient, s'implanta au-dessus des indigènes qu'elle avait conquis et subjugués. Cette opinion semble avoir été adoptée récemment par un savant allemand, Boetticher, dans une dissertation intitulée : Horae Aramaicae [1], que je n'ai pu encore me procurer, l'ayant fait envain rechercher à Vienne.

Les restes de la langue chaldéenne sont à vrai dire plus nombreux que ceux de l'assyrienne, l'historien babylonien Bérose ayant conservé beaucoup de noms propres de divinités et de rois, sur l'authenticité desquels on ne peut

1 Journ. Asiatique 1847. II. 158.

Digitized by Google

élever le moindre doute. Mais comme les livres de Bérose ne sont pas parvenus jusqu'à nous en entier et dans leur état primitif, mais seulement en extraits épars çà et là dans les auteurs grecs, il est très-difficile de choisir entre les deux, trois ou quelquefois quatre leçons qui se présentent pour le même nom chez divers auteurs, et entre les différentes étymologies auxquelles ces leçons peuvent se plier.

Mon but étant celui de prouver qu'on parlait en Chaldée par les maîtres du pays un langage indo-européen, par l'analyse philologique de quelques mots chaldéens, j'ai cru devoir sacrifier à ce but tout scientifique, le désir égoïste d'étaler des étymologies dont le resultat ne peut pas être certain. C'est pourquoi, quoique j'aie préparé ces étymologies, je les laisse reposer dans mes cartons, et je ne présente aux lecteurs que celles qui n'ont laissé dans mon esprit, après de longs examens, le moindre doute sur leur exactitude.

Presque tous les noms chaldéens étant composés avec le nom d'un des trois dieux Nabò, Mrodak et Néregal, je partage cette appendice en trois paragraphes, dont chacun expliquera le nom d'une de ces trois divinités, et les noms de personne qui en sont derivés.

Après quoi, je finirai par l'analyse de quelques autres mots chaldéens qui ne sont pas de noms propres.

§ I.

נבו Nebo Ναβυ Nabu.

Nebo, Nabo ou Nabu est le nom d'un dieu chaldéen. Ni la Bible, ni les auteurs grecs ne nous apprennent rien de positif au sujet de la place occupée par ce dieu dans le Panthéon chaldéen. Pour obtenir quelques renseignements à cet égard il nous faut avoir recours aux livres des Sabiens ou Mandéens, autrement appelés chrétiens de St. Jean, dont la religion est un mélange de christianisme et de l'ancienne religion chaldéenne. Voici donc ce que nous apprennent ces livres sur le culte de Nabo [1].

Nabo est toujours environné du feu qui est son vêtement, il est le plus grand des dieux, et il possède entr'autres titres ceux de *docte* et de *savant*.

Ce sont probablement ces titres qui ont fait croire que Nabo fût le même qu'Hermès ou Mercure.

Nabo comprenait certainement entre ses attributs celui de dieu de la science, mais ce n'était là qu'un accessoire de son rôle, et non l'essentiel, comme c'est le cas pour le dieu persan Ormuzd dont le nom même Mazda signifie le grand savant. Nabo était comme ce dernier, le premier et le plus grand des dieux, le créa-

1 Liber Adami ed. Norberg.

teur, et en même tems le dieu qui savait tout, l'omniscient.

Cela posé, tombe l'étymologie proposée pour Nabo par Gésénius [1] qui y voit le mot hébreu Nabi prophète ou interprète des dieux, titre qui, dit-il, convient à Hermès ou Mercure.

Selon moi Nabo est formé de la préposition négative sanscrite na, non, et du mot bha, paraissant ou splendide (Voir ci-dessus p. 32); et il signifie: non clarus, non apparens, non visus, c'est-à-dire invisible. Il y a en sanscrit un mot presqu'identique qui est na-bhas, de nâ et de bhas = bha, qui signifie littéralement non splendide, et par métaphore, nuage, ciel [2].

Le titre d'invisible ne sied-il pas bien au Deus Maxumus des chaldéens? — Mais Nabo a aussi un autre nom ou adjectif; c'est celui de Samgar, qui paraît dans le nom propre du Général chaldéen Samgarnebo, dont la première partie, si la syntaxe de ce nom est sanscritique, doit être un adjectif relatif à Nabo, dont le nom sera devenu, comme celui de tant d'autres dieux, celui d'une personne. Samgar me semble très-facile à expliquer.

Je le dérive de la préposition sam et de la racine sanscrite grî ou djri (gâr ou djar) sonum edere, sonare, canere [3]; avec le suffixe *a* omis

1 Thesaurus. 839.
2 Bopp. Gl. 190. b.
3 Id. ibid 107-8. Westergaard. 74. b.

par les hébreux, et je lui donne le sens de: celui qui parle, ou qui chante.

Cet adjectif s'applique très-bien selon moi à Nabo le créateur. On sait en effet que les persans regardaient la création et le monde entier comme la *parole* sortie d'Ormuzd le créateur. Or en identifiant, comme je fais, Nabo à Ormuzd, et le systéme religieux des chaldéens à celui des persans (en suivant en cela le savant mythographe Lajard), ne pourrai-je supposer que la création étant considérée par les chaldéens comme la parole de Nabo, celui-ci fût appelé par antonomase «celui qui parle» c'est-à-dire le créateur?

NEBUCHAZBAN, chef des eunuques. Gésénius identifie justement chazban au persan tchespan, adhaerens, assecla [1], car chaz est analogue, avec la mutation usuelle en zend du dj en z [2] à la racine sanscrite sandj ou sadj figere, adhaerere, dont le participe passé sak-ta signifie deditus, addictus [3]; et ban est le suffixe sanscrit van [4]. Le sens de Nebuchazban est donc: serviteur ou adorateur de Nabo.

NEBUZARADAN, chef-bourreau. Gésénius identifie zar [5] à l'hébreu sar, prince, et adan à l'hé-

1 Thesaurus 840.
2 Bopp. Vergl. Gram. § 58.
3 Bopp. 365. Westergaard 122. b.
4 Bopp. Gram. Sansk. § 575. n. 58.
5 Thesaurus 839.

breu adon, seigneur. Pour moi je vois dans zaradan les deux mots zara et dana; dont l'un est le sanscrit hara, rapiens, avec la permutation zende du h en z [1]; et l'autre dâna abscissor, du radical dô abscindere, et du suffixe ana, mot qui fait partie du nom d'un roi indien appelé Dana pâla dêva [2]. Je traduis en conséquence Nebuzaradana par ravisseur, coupeur, de Nabo, ou comme le dit bien Gésénius, protégé par Nabo; et ce nom me semble convenir au guerrier que la Bible qualifie Praefectus Carnificum (רב טבחים).

Nabunita, dernier roi chaldéen, appelé par les grecs Nabonnedus, Labynetus, Nabonnidus, Nabonadios. La première forme est tirée de l'inscription de Darius à Behistun [3], monument plus ancien et plus digne de foi que tous les historiens grecs.

Nita est le sanscrit nîtha dux, conducteur [4]: qui signifie ici probablement roi ou seigneur, de manière que Nabunita doit se traduire: roi protégé par Nabo.

M. De-Saulcy en oubliant le Nabunita de Behistun vient de proposer pour Nabonnedos une étymologie sémitique. « Nous avons, dit- » il [5], les radicaux נדה nadâ fluxit, il s'est écoulé, » liberalis fuit, נהד nahad, eminens, pulcher fuit, » dont le second me semble devoir être considé- » ré comme le véritable élément du nom de no-

1 Bopp. Vergl. Gram. § 57.
2 Journ. Asiatique 1845. 1. 196.
3 Rawlinson. pag. V. cln. I. 79. etc.
4 Bopp. Gl. 201.
5 Annales de Philosophie chrétienne. 1849. p. 134.

» tre dernier roi babylonien. Ce nom qui signi-» fiait: Nabou est éminent, se prononçait Nabou-» nahed. »

Nadios ou Nita est à lui seul, le nom d'un roi chaldéen dans le Canon de Ptolémée, où l'on trouve aussi Aparanadios, dans lequel je reconnaîs le titre nita précédé de l'adjectif para « excellent, ou grand » qui nous est connu par le nom assyrien Osnapara (p. 38.).

Nabuqudratchara, roi chaldéen. Il est appelé dans la Bible Nebucadnetzar et Nebucadretzar; cette dernière en est la forme primitive, comme cela est prouvé par le Nabucodrossor de Bérose [1] et par le Nabuqudratchara de l'inscription de Behistun, où, ce nom est écrit avec les caractères cunéiformes persans suivants:

𐎴𐎲𐎢𐎤𐎢𐎯𐎼𐎨𐎼 [2]

Le passage de la liquide r en la liquide n explique la forme de Nebucadnetzar. Le *tzar* (צר) de la Bible représente le tchara de l'inscription de Behistun. M. Rawlinson observe à l'appui de cette substitution que les juifs de la Perse en écrivant le persan en caractéres hébraïques emploient fréquemment le צ pour la palatale tch [3].

1 Berosus ed. Richter. Lipsiae 1825. p. 65. n. a. et p. 68.
2 Rawl. pl. III. 79 et passim.
3 pag. 95.

La forme primitive du nom que nous devons analyser retrouvée dans Nabuqu (ou : ca)-dratchara, son explication sera très-facile. Nabo est le nom du dieu chaldéen ainsi appelé. Qudra est écrit à Behistun avec ce caractère cunéiforme persan lequel répond selon M. Burnouf au q zend, dérivant d'un s sanscrit suivi d'un v (sv). Ce q est très-fréquemment suivi d'un a, et alors il répond étymologiquement à la syllabe sva sanscrite que le persan moderne transcrit par qu [1]. J'admets en conséquence que le qu de Qudra et le ca de Cadra remplacent étymologiquement la syllabe sva sanscrite comme en zend et en persan, en supposant que le chaldéen possédât dans le même temps les deux formes zende et persane pour la syllabe sanscrite sva. Or sva est le pronom personnel de la troisième personne, au commencement des composés, et signifie ipse, sui, sibi, se etc., p. e. dans svabhû, per se ipsum existens, existant par lui même, de sva et de bhû, être, exister (φυω, fui [2]) ; en conséquence je crois que qudra ou cadra (qadra) est un composé dont la première partie, qu, représente sva, et doit signifier: per se ipsum, par lui-même.

La seconde partie de ce composé : dra, est selon moi, le radical sanscrit dhri, en zend dere, *contenir,* dont elle est probablement la for-

1 Burnouf. Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes p. 65. 173.

2 Bopp. Gl. 394. a 395.

me primitive, le ri sanscrit dérivant de la syllabe ra ou ar.

Du radical dhri ou dere viennent, comme l'a montré M. Burnouf, le nom de Darius, qui signifie, comme le dit Hérodote, coercitor, répresseur, et le titre persan dârâ, Souverain [1]. (Cf. le titre: modérateur des modérateurs, porté par les rois d'Egypte dans les inscriptions hiéroglyphiques, et qui equivaut au roi des rois, des souverains de l'Asie.) Or le Chaldéen dra étant identique au radical sanscrit dhri, je crois qu'il signifie à la fin du composé qu-dra, en recevant le sens de participe présent actif, répresseur, modérateur ou souverain, et que ce composé ait le sens de: celui qui réprime, modère ou commande, par lui même, c'est-à-dire mot-à-mot: autocrate (Cf. Cyaxare, à Behistun uva-khchatra [2], en sanscrit svakchatra, dont le nom correspond au grec αὐτοκράτωρ, car khchatra roi = κρατωρ, par la mutation du groupe khch en κρ et cr en grec et en latin [3]).

Le mot tchara qui termine plusieurs noms chaldéens, vient de la racine sanscrite tchar, ire, incedere, ambulare, et au causal ambulare facit [4], plus le suffixe a; et signifie celui qui fait aller, ou conducteur; et par extension, maître ou seigneur. C'est vrai que tchara a en sanscrit

1 Mémoire etc. pag. 68.
2 Benfey. l. c. p. 67.
3 Bopp. Gl. 91. 93.
4 Id ibid. 119. Westergaard 242. b.

le sens de celui qui va [1], non pas celui de conducteur; mais il a pu posséder aussi ce dernier sens en assyrien, comme le mot Santchâraka dux, conducteur, en sanscrit, qui vient de la racine tchar, précédée de la préposition sam (avec laquelle elle conserve le sens d'incedere), et suivie du suffixe aka [2].

En résumé Nabuqu (ou: ca) dratchara signifie: conducteur ou seigneur, qui commande par lui-même, de Nabo, ou protégé par Nabo.

Selon Gésénius [3] cadra serait une transformation du sanscrit et zend khchatra, roi; mais nous ne voyons jamais dans les différentes transformations subies par le groupe de lettres sanscrites khch dans les différentes langues sanscritiques parlées en deçà de l'Indus, que la sifilante disparaisse et la gutturale reste; c'est au contraire la première qui se conserve toujours, tandis que la dernière s'évanouit.

Gésénius voit dans tzar l'hébreu sar, prince, ou le persan sar chef. On dirait qu'il cherchait exprès à se contredire, car le premier de ces mots avait déjà été identifié par lui aux mots assyriens sar et char, et le second aux mots assyriens eser et char.

Voici une étymologie sémitique pour Nebucadratzar proposée par Simon, si toutefois on peut donner le nom d'étymologie au galimatias suivant.

1 Bopp. Gl. 121.
2 Id. ibid. 364. b.
3 Thesaurus p. 840.

Digitized by Google

נבוך אדר אצר Nebuk de Nebu avec la formative k qui n'existe pas en hébreu; adar de l'hébreu eder, splendeur (?); atzar du persan azar feu, auquel on donne (je ne sais pas sur quelle autorité) le sens de dieu; et Nebukadratzar forme un composé qui doit signifier: Nebo est un dieu splendide, ce qui est contraire à la syntaxe sémitique par la position de l'adjectif adar splendide au devant du substantif atzar, dieu. On a fait dériver aussi Nabucadratzara des mots slaves Nebugodnoizar « caelo dignus princeps ». Risum teneatis amici! Il est possible pourtant, si le czar ou tzar des slaves ne vient du Caesar romain, qu'il soit frère du tchara chaldéen.

Nabopalatchara, père de Nabuqudratchara, appelé Nabopolassar par Ptolémée, et Nabopalasar par Flavius, Eusèbe et Syncelle, signifie: conducteur, ou seigneur et roi, protégé par Nabo; car il est formé du nom du dieu, Nabo, de pala, roi, que nous avons trouvé dans Sardanapale, et de tchara, conducteur ou seigneur, analysé cidessus.

Nabotchara, autre roi chaldéen: conducteur ou seigneur protégé par Nabo, est appelé Nabonassar par Ptolémée, avec l'épenthèse d'un n inorganique, qui a lieu dans Tiglat pileser, qu'on trouve écrit une fois dans les Paralypomènes (II. 28. 20.) Tilgat pil-n-eser.

§ II.

מרדך Mrodak.

Mrodak, qu'on trouve écrit une fois Brodak ברדך avec le changement de l'm en b, était le nom du dieu de la guerre et de la mort chez les chaldéens, comme cela résulte de l'étymologie de son nom découverte par Bohlen [1]. Il fait dériver Mrodak de mrod ou mord, égal au sanscrit marta, mort ou mortel, en persan et en grec mard, et βροτος (pour μροτος) homme; et d'ak, forme primitive du radical sanscrit aç, manger; il le traduit: mangeur d'hommes; titre qui, chacun le voit, ne peut convenir qu'au dieu de la mort et de la guerre.

Evil mrodak, nom du fils de Nabuqudratchara, dans la Bible, est formé de Mrodak précédé de l'adjectif evil, ou abila selon la forme de ce nom dans Flavius. Abila est selon moi le sanscrit âbhîla, terrible [2]. Abilamrodak signifie donc: le terrible Mrodak; et a dû être avant de devenir le nom d'un roi, un des titres ou noms de ce dieu.

Mesesemordak. C'est un autre nom de Mrodak porté par un roi chaldéen, que l'on trouve dans Ptolémée. Mesese peut dériver du radical

1. Gesenii, Thesaurus. p. 913.
2. Bopp. Gl. 32.

sanscrit mach ferire, occidere, laedere, à l'aide du suffixe icha [1], et être traduit par tueur ou guerrier. Machicha Mrodak signifierait alors : le tueur ou le guerrier Mrodak.

Mrodak Baladan, nom d'un roi chaldéen dans la Bible. Baladan est un composé possessif de bala, force, et de dhana, richesse, lequel signifie : roborem et divitias habens. Le nom entier signifie : le fort et le riche protégé par Mrodak.

Selon Gésénius Baladan vient de bal, le sémitique baal בעל dieu, et de l'hébreu adon, seigneur dieu.

Mardokempad, nom d'un roi chaldéen dans Ptolémée, que l'on a identifié erronément au précédent, par une simple ressemblance de son qui passe entre les deux noms, qui ont pourtant une différente étymologie. Car Mardokempad vient selon moi de Mardok corruption grecque de Mrodak, suivi d'un m euphonique placé entre le k et le p de pad ; mot que j'identifie à la racine sanscrite des Vêdas, pat, pot-entem esse, dominari [2], dont le t final s'est affaibli en d, comme cela a lieu fréquemment en persan, et qui reçoit, à la fin du composé Mardokempad, le sens du participe présent, potens vel dominans. Mardokempad ou Mrodak-pad signifie donc : le roi protégé par Mrodak.

1 Id. ibid. 260 b. Gram. Sansk. § 575. n. 26.
2 Bopp. Gl. 206.

§ III.

נרגל Néregal.

Déité chaldéenne qui ne diffère point de Mrodak, ainsi que le démontre son étymologie donnée par Bohlen [1]. Il le dérive du sanscrit nri et zend nere (en grec ανερ) homme, et du radical, également sanscrit et zend, gar, avaler, dévorer, qui a dû être primitivement gal, comme c'est prouvé par ses dérivés, gala, col, en sanscrit, collum et gula en latin, hals et kehle en allemand [2]. En conséquence Néregal signifie, comme Mrodak: celui qui dévore les hommes. Je trouve dans le célèbre hymne à Homa du Zend-Avesta le mot nérégal, dans l'accusatif singulier nérégarem que M. Burnouf traduit précisément par: celui qui dévore les hommes [3].

Néregaltchara, nom d'un roi chaldéen qu' Eusèbe et Syncelle appellent exactement Neriglisar, Neriglasar, Niriglesar et Nireglesar. Flavius et Ptolémée l'appellent fautivement, l'un Niglisar et l'autre Nericasolassar. Tchara, signifie, avons-nous dit: conducteur ou seigneur; Neregaltchara signifiera donc: le conducteur ou le seigneur, protégé par Néregal.

Néregal charétzer, nom d'un officier à la

1 Gesen. Thes. 913.
2 Bopp. Gl. 202. 103. 107.
3 Journal Asiatique 1845. I. 269.

cour chaldéenne, dans la Bible, que l'on a identifié erronément avec le précédant, dont il diffère par la finale etzer. Charetzer est aussi le nom d'un prince assyrien que j'ai déjà expliqué, et auquel j'ai donné le sens d'archer. Néregal charetzer signifie donc selon moi: l'archer protégé par Néregal.

On sait qu'il y avait à Babylone une déité qui portait le nom de Bel, mot qu'on dit être le même que le Baal des Phéniciens et d'autres peuples sémitiques. Je ne vois rien dans ce fait qui puisse contredire à mon opinion sur l'origine des conquérants de la Babylonie ou des Chaldéens; car en admettant, comme je le fais, que les indigènes de ce pays étaient des sémites et qu'ils parlaient une langue sémitique, rien n'est si naturel que de trouver chez eux une déité dont le nom appartenait à cette langue, nom donné par d'autres sémites à leur dieu principal. Il est possible aussi que ce nom servît à former d'autres noms de personne, comme ceux des dieux chaldéens Nabo, Mrodak et Néregal. Il y a dans la Bible quelques-uns de ces noms. Ce sont Beltechatzar, surnom de Daniel, et Belchatzar nom d'un roi chaldéen, dont la dernière partie est le chaldéen tchara conducteur. C'est difficile d'établir si les autres parties de ces noms, techa et cha, sont sanscritiques ou sémitiques: car c'est également possible que le Dieu des sémites Bel ait été adoré aussi par les chal-

déens qui en auront formé des noms dans leur langage sanscritique; et que les sémites aient terminé quelques-uns de leurs noms propres par le titre tchara pris à la langue des chaldéens.

C'est pourquoi je m'abstiens de rien proposer relativement à l'étymologie de ces noms.

Je joins aux noms de personne chaldéens formés avec ceux d'une déité, d'autres qu'on trouve dans la Bible, et qui ne sont formés avec le nom d'aucune déité.

Ce sont ceux d'Achpenaz, Arjok, Chechbatzar.

Achpenaz (אשפנז Daniel I. 3.) vient selon moi du mot zend açpa, cheval, qui répond au sanscrit açva id., et du sanscrit nas (pour nâsâ) nez, qui paraît à la fin des composés [1]. C'est un composé possessif signifiant: celui qui a un nez de cheval.

Aryok (אריוך Dan. II. 14.), que Gésénius dérive de l'hébreu ari, lion, me semble être le mot sanscrit arja, venerandus, nobilis, generosus [2] (qui est le nom de la race sanscritique de l'Inde et de la Perse), plus le suffixe ka qui s'unit quelquefois à des adjectifs ou substantifs sans en changer la signification.

Chechbatzar (ששבצר Esdras V. 14.) vient de chechba et de tchara. Chechba dérive probablement du radical sanscrit çvi crescere,

1 Burnouf. Journ. des Savants 1833. p. 426. Bopp. Gl. 192.
2 Id. ibid. 33.

qui avec réduplication de la syllabe initiale forme l'adjectif çûçuva, qui crescit, turgidus, magnus, auquel notre chechba est identique, sauf la mutation du v. en b [1]. Chechbatzar a donc le sens de: conducteur ou seigneur grand.

Je vais analyser maintenant quelques substantifs chaldéens heureusement arrivés jusqu'à nous.

Σακέα Sakéa. Bérose parle d'une fête qui se célébrait à Babylone pendant trois jours, et qui ressemblait fort aux saturnales des Romains, car tant qu'elle durait, les maîtres obéissaient aux serviteurs, lesquels se paraient à leur tour des riches habits de leurs maîtres. Le nom de cette fête était celui de σακέα Sakéa [2], qu'on a voulu dériver du verbe araméen cheka שקה pôtavit, pour lui donner le sens de: jour où l'on boit beaucoup, c'est-à-dire, jour de fête. Mais ce sens me semble être trop vague, et en l'admettant, le nom de Sakéa pourrait s'appliquer indifféremment à toute fête, tandis qu'il est évident que Bérose donne ce mot comme le nom particulier de la fête, où toute distinction de classe et de rang était abolie momentanément à Babylone. En partant de l'idée que le nom Sakéa possède un sens qui doit convenir au caractère particulier de la fête qui le portait, j'y trouve le mot sakhyâ, dérivé du substantif

1 Id. ibid. 360.
2 Richter. pag. 51. 73.

sanscrit sakhi [1] ami, avec le suffixe yâ, qui forme des noms féminins abstraits, et donne par conséquent à notre sakhyâ le sens d'amitié, fraternité, qui me semble convenir très-bien au nom de la fête où tout le monde devenaient égaux.

Σαρος, Νερος et Σοσσος, Saros, Neros et Sossos. Bérose compte par saros les années de règne des dix rois, qui ont régné selon les chaldéens avant le déluge (dont ils avaient aussi connaissance) dans la Babylonie. Eusèbe cite dans sa chronique les trois mots Saros, Neros et Sossos tirés de Bérose, et il dit que le premier comprenait 3600 ans, le second 600 et le troisième 30 [2]. Selon moi ces mots ne signifient autre chose qu'année, mois et jour; ce qui n'empêche pas du tout qu'ils indiquassent aussi les nombres d'années que dit Eusèbe, et cela dans la grande année ou dans l'année divine que les chaldéens possédaient probablement, avec d'autres peuples de l'antiquité, et d'après laquelle ils auront compté les années des rois antédiluviens.

Voici les étymologies par lesquelles je crois possible de prouver que Saros, Neros et Sossos signifient année, mois et jour.

J'identifie Saros au mot persan Sal année [3], qui signifie littéralement un cours de temps, comme Saros, car ils viennent des racines sanscrites

1 Bopp. Gl. 363.
2 Richter p. 53.
3 Castelli. Lexicon. P. II. cln. 323.

Digitized by Google

sar, et sal ire [1], qui probablement n'en formaient primitivement qu'une seule.

Néros est identique au mot sanscrit mâs ou mâsâ [2] lune et mois (d'où vient le latin mensis) avec la permutation de l'm en n et de l's en r, comme dans le latin naris pour nasis etc. [3].

Sossos vient du radical sanscrit çuch ou suç arescere, siccari [4], d'où dérive en la même langue le mot çuchma, soleil.

C'est à ce dernier mot que j'identifie le chaldéen Sossos qui n'en diffère que par le suffixe, lequel au lieu d'être ma est a, ou qui peut-être n'existait même pas, la racine seule çuch étant considérée comme un substantif, ainsi que nous en avons vu d'autres exemples. Sossos ou Çuch possédant le sens de Soleil, c'est plus que probable à mon avis qu'il ait reçu en chaldéen celui de jour, par la même raison que mâs lune a reçu celui de mois.

Je vais terminer l'analyse des restes de la langue chaldéenne, par le nom même du peuple qui parlait cette langue, les Chaldéens, conquérants de la Babylonie. Nous avons vu dans l'analyse du nom de l'Assyrie, qu'il dérive de celui du peuple assyrien; nous verrons maintenant au contraire le nom des Chaldéens dériver de celui de la Chaldée. Ce pays est ap-

1 Bopp. Gl. 371. b.
2 Id. ibid. p. 263.
3 Id. ibid. 194.
4 Id. ibid. 352.

pelé par les auteurs arabes Svad [1], mot qui en est selon moi le nom primitif. Le nom biblique des chaldéens est, comme on sait, Casdim כשדים. Le nom moderne Chaldéens dérive de la forme greeque χαλδαιοι.

Le nom arabe Svad est identique à la racine sanscrite svâd, qui signifie: jucunde sapere, jucundi, suavi saporis esse, être doux [2], Or l'on sait que les eaux du grand fleuve de la Chaldée ou de la Babylonie, l'Euphrate, sont fort douces et ont toujours été célébrées à cause de cette qualité [3]. N'est-il donc pas tout naturel de supposer que le nom arabe de la chaldée, svad, est la racine sanscrite svâd, considérée comme un adjectif, ayant le sens de *doux*, et qu'il était primitivement le nom chaldéen de l'Euphrate, qui sera devenu par la suite celui du pays même qu'il arrose, et de la nation qui l'habitait?

Nous savons par le livre d'Hiob (I. 17.) qu'une partie des chaldéens étaient des nomades qui faisaient des incursions en Arabie. C'est possible en conséquence que quelqu'une de ces tribus nomades ait conservé dans son dialecte particulier la forme primitive du nom de la Chaldée et qu'elle l'ait communiquée aux Arabes; ce qui explique pourquoi eux seuls nous l'ont conservée.

1 Journal Asiatique 1842. II: 357. et D'Herbélot. Bibliothèque orientale art. Souad.
2 Bopp. Gl. 396.
3 Gesen. Thesaurus, p. 1134.

L'existence même du nom chaldéen svad pour l'Euphrate trouve aussi son explication dans la coéxistence de deux races d'origine diverse en Chaldée qui auront donné toutes deux un nom différent tiré de leur langue au fleuve, sur les bords duquel elles vivaient. En effet le nom hébreu de l'Euphrate est פרת Perath, mot d'origine sémitique, car il vient de la racine arabe Farutha, dulcis fuit aqua, et son nom arabe Forath signifie aussi aqua admodum dulcis, sens qui concorde avec celui que nous avons retrouvé dans svad [1].

Il me reste maintenant à montrer comment le mot original sanscrit, svâd, conservé intact dans quelque dialecte chaldéen, s'est changé en d'autres en Casdim et en χαλδαιοι. Rien n'est plus facile que cela, en suivant les règles des permutations des sons propres au zend, avec lequel le chaldéen, comme nous avons vu, a un très-grand nombre de rapports. D'abord nous savons que la syllabe sanscrite sva devient en zend ca ou qa (V. p. 64.): voilà donc expliqué le passage de la syllabe sva de svad en ca dans Casdim et χαλδαιοι.

C'est connu en outre qu'en zend une dentale en rencontrant une lettre du même organe, aime à se changer en sifflante; ex. qâstra qui figure dans le nom propre de l'Ized du bien-être et des jouissances physiques, que M. Burnouf

1. Gesen. l. c.

dérive du sanscrit svâd, en joignant à ce radical le suffixe tra, et qu'il traduit par « l'instru» ment pour goûter, ou le goût » [1]. Voici comment j'explique en m'appuiant sur ce fait le passage de Svad en Casd-im. Au radical svad s'est joint le suffixe du participe passé ta, audevant duquel le d de Svad a dû se changer en s; ce qui donne Casta au lieu de Svad, et avec une légère modification dans la dentale qui reste, Casda.

Par la permutation qui nous est déjà connue de l's en r, ou ce qui est le même, en l, casda s'est changé en calda, forme conservée assez exactement dans le grec χαλδαιοι et peutêtre aussi dans le nom moderne des kurdes, qui ont donné leur nom au Kurdistan « pays des » Kurdes » et qui quoique habitant plus au Nord que la Chaldée, peuvent pourtant être les descendants de quelque tribu nomade des chaldéens.

De cette analyse de quelques noms propres et substantifs chaldéens me semblent résulter les deux principes suivants:

I. La langue parlée par les chaldéens n'était pas d'origine sémitique, mais sanscritique.

II. La langue des chaldéens est fort étroitement liée avec le sanscrit et avec le zend, et son système de la permutation des lettres offre

1 Journ. des Savants 1833. p. 500.

les ressemblances les plus marquées avec celui du zend.

De ces principes il s'ensuit que les inscriptions chaldéennes cunéiformes ne peuvent être déchiffrées qu'à l'aide du sanscrit et du zend.

Me voilà arrivé au terme du chemin que je m'étais proposé de parcourir. Ai-je réussi à montrer, comme c'était mon intention, que les restes des langues assyrienne et chaldéenne doivent être expliqués par le sanscrit, que ces langues sont en conséquence d'origine sanscritique, et que les inscriptions assyriennes et chaldéennes ne peuvent être lues qu'en s'aidant du sanscrit et des langues ses plus proches parentes?

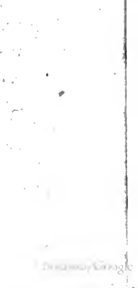
C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider; c'est du ressort de savants tels que Bopp, Burnouf, Lassen, Westergaard etc., qui ont fait des langues sanscritiques une étude plus approfondie et plus vaste que moi, et qui ont élevé dans peu de tems la science philologique au rang de science exacte.

Quel que soit pourtant le mérite intrinsèque de cet ouvrage, j'espère que le désir ardent de faciliter à d'autres plus savants et plus habiles la solution d'un problème qui est le plus important de ceux qui occupent dans ce moment la république des lettres — le déchif-

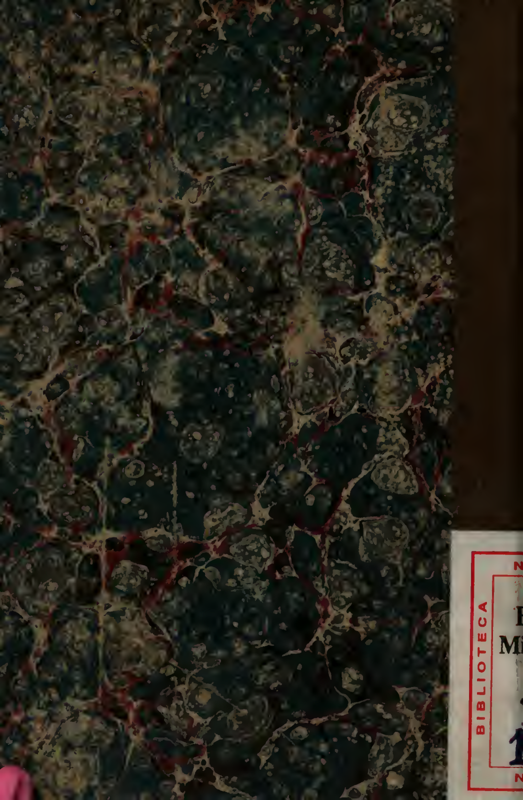
frement des inscriptions assyriennes — le seul qui ait présidé à sa rédaction, fera pardonner au jeune et inexpert auteur, les erreurs que des yeux plus pénétrants que les siens sauront découvrir dans ces *pages de sa vingtième année.*

678222


Digitized by Google


Digitized by Google




BIBLIOTECA